

PARIS THEATRE



Europe 3 h. 30

LE THÉÂTRE VII EDOUARD VII

Réunion à 3 heures

**SACHA
GUITRY**

&

**YVONNE
PRINTEMPS**

Présenté

MOZART

Comédie en TROIS actes de
SACHA GUITRY

Musique de

REYNALDO HAHN

avec elle

**MARTHE
LENCLUD**

**EDITH
MÉRANNES**

**MADELEINE
LEBERGY**

et avec

**RENÉ
MAUPRÉ**

**GASTON
GERLYS**

**LEONCE
DUPRÉ**

ET **GERMAINE GALLOIS**

Europe 3 h. 30

Chef d'Orchestre : **M. Raoul LABIS**

Réunion à 3 heures

ET

LE NOUVEAU TESTAMENT

COMÉDIE NOUVELLE EN 4 ACTES

TEXTE INTÉGRAL
DES DEUX PIÈCES

72 PAGES
20h

60 frs

n° 7

2

PIÈCES DE
THÉÂTRE
ILLUSTRATIONS
ET CRITIQUE



Grimm (Sacha Guitry) - Voici Mozart, Madame !



Le Baron de Grimm (Sacha Guitry)

Mozart (Yvonne Printemps) et Grimm (Sacha Guitry)

Mozart (chantant) - " Prends-moi, Paris, Tel que je suis... "



PARIS THEATRE



REVUE MENSUELLE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

2, Avenue Matignon, Paris 8^e. Tél. : Balzac 06-93

Directeur général : J. P. MAUCLAIRE

Directeur artistique : ALEX MADIS

NEUVIÈME NUMÉRO

MOZART

Comédie en 3 actes

de

SACHA GUITRY

Musique de
Reynaldo Hahn

LE NOUVEAU TESTAMENT

Comédie nouvelle en 4 actes

de

SACHA GUITRY

Numéros déjà parus... ET TOUJOURS EN VENTE A 30 FRANCS

1. LA CÉLESTINE

Comédie dramatique en 8 tableaux
de Paul ACHARD, d'après Fernando
de ROJAS

**MONSIEUR
DE FALINDOR**

Comédie en 3 actes de MM. Georges
MANOIR et Armand VERHYLLE

**2. LES DERNIERS
SEIGNEURS**

Comédie en 4 actes de Roger
FERDINAND

**DESCENDEZ,
ON VOUS DEMANDE...**

Comédie en 3 actes de Jean de
LÉTRAZ

**3. VINGT-CINQ ANS
DE BONHEUR**

Comédie en 3 actes de Germaine
LEFRANCO

JEAN DE LA LUNE

Comédie en 3 actes de Marcel
ACHARD

4. L'ILLUSIONNISTE

Comédie nouvelle en 3 actes

UN SUJET DE ROMAN

Pièce en 4 actes de Sacha GUITRY

5 J'AI 17 ANS

Pièce en 4 actes de Paul VANDEN-
BERGHE

L'ÉCOLE DES FAISANS

Pièce en 3 actes de Paul NIVOIX

6. LE SEXE FAIBLE

Pièce en 3 actes d'Ed. BOURDET

**LE CHASSEUR
DE CHEZ MAXIM'S**

Comédie en 3 actes de Yves
MIRANDE et Gustave QUINSON

**7. SAVEZ-VOUS
PLANTER LES CHOUX ?**

Comédie-farce en 3 actes de Marcel
ACHARD

ATTENDS-MOI

Comédie en 3 actes d'Alex MADIS.

...ET A 40 FR.

8. AMPHITRYON 38

Comédie en 3 actes de J. GIRAUDOUX

L'ÉCOLE DES COCOTTES

Pièce en 3 actes de Paul ARMONT
et GERBIDON.

Encore en vente dans toutes les librairies.

Peuvent être adressés par poste, sur demande, à PARIS-THÉÂTRE, 2, avenue Matignon, Paris-8^e, contre envoi 40 fr. par mandat-carte ou virement C. P. Paris 5290-78 en spécifiant, sur le talon, le numéro désiré.

**ABONNEMENTS
CORRESPONDANTS A L'ÉTRANGER**

SUISSE

CONSORTIUM DE PRESSE
CINÉMATOGRAPHIQUE :
Case postale 129, Bâle 4.
Chèques postaux V-90-66.
1 an 12 n^{os} soit 24 pièces
10 fr. suisses.

GRANDE-BRETAGNE

Anglo-French Periodicat.
25, Villiers Street.
London W-C 2.

BELGIQUE

Représentant exclusif :
M. DEBATY,
Boîte postale 1.300
Grand'Poste - BRUXELLES
1 an 12 n^{os} soit 24 pièces
150 fr. belges.

SACHA GUITRY

A
celui
qui n'est plus,
qui déjà n'était plus
mais qui te protégeait,
le soir où tu créas Mozart
inaudiblement.

S'

MOZART

Comédie en trois actes

Musique de Reynaldo Hahn

MOZART A ÉTÉ REPRÉSENTÉ
POUR LA PREMIÈRE FOIS
LE 2 DÉCEMBRE 1925
AU THÉÂTRE ÉDOUARD-VII

Copyright by Sacha GUITRY 1926.
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de représentation
réservés pour tous pays.

MOZART

Un divertissement de roi, voilà ce qu'est le Mozart de M. Sacha Guitry. A défaut de roi, M. Guitry a offert ce spectacle au public qui est aujourd'hui notre souverain à tous, je veux dire à tous les auteurs dramatiques. Mais qu'il s'attaque à une comédie, à un drame, à une comédie musicale, ou même à une scène de revue, M. Guitry ne peut pas s'empêcher d'être ce qu'il est : un grand homme de théâtre. L'entreprise, en l'occurrence, n'était pas aisée. Présenter Mozart dans l'éclat et la fraîcheur de sa prime jeunesse en intercalant des airs de ce compositeur unique, sans que le texte démérite de la musique et sans que la musique brise la continuité de l'intrigue, c'était même, à proprement parler, une gageure. Par la grâce de ce que vous savez et que l'on n'ose pas dire et que nous appellerons quand même le génie, M. Sacha Guitry survola les obstacles. Les scènes ont l'air de succéder tout naturellement à la musique et la musique semble comme le prolongement des répliques.

Sur le plan musical, la réalisation du projet de M. Guitry ne représentait pas des difficultés moindres. Il s'agissait de faire cadrer les mélodies de Mozart dans une partition d'ensemble et qui restait à faire. Mais par qui ? M. Sacha Guitry s'adressa tout d'abord à André Messager. Le compositeur de *Véronique* et de *L'Amour masqué*, à l'idée que sa propre musique allait être juxtaposée à celle de Mozart et, par endroit, fondue en elle, n'osa pas accepter l'offre qui lui était faite. C'est alors que M. Sacha Guitry lança à Reynaldo Hahn, qui séjournait à Cannes, le télégramme que voici : « Voulez-vous avoir un four avec moi ? » — « Avec joie », répondit le compositeur de *Ciboulette* et des *Chansons grises*. Quelques semaines plus tard, la partition était au point et, au lendemain de la générale, André Messager, lui même, grand compositeur doublé d'un remarquable critique musical, n'hésitait pas à écrire dans le *Figaro* : « Sans faire de pastiche, Reynaldo Hahn a su si bien marier son style personnel à celui de son modèle, qu'on ne sait plus très bien où se fait la soudure. »

La ferveur pour Mozart de ce compositeur exceptionnellement doué, avait réussi ce miracle, comme celle de M. Sacha Guitry en avait réussi cet autre : tisser la trame d'une légèreté divine qui convient à un sujet divin.

ALEX MADIS.

PERSONNAGES

Mozart	Mme Yvonne PRINTEMPS.
Grimm	MM. Sacha GUITRY.
Le Marquis de Chambreuil	René MAUPRÉ.
Vestris	Gaston GERLYS.
Grimaud, laquais	Léonce DUPRÉ.
Mme d'Épinay	Mmes Germaine GALLOIS
La Guimard	Marthe LENCLUD.
Mlle M.-A. de Saint-Pons	Edith MÉRANES.
Louise, servante	Madeleine LEBERGY.

(La pièce se passe à Paris, chez Mme d'Épinay, en 1778.)

ACTE PREMIER

Un salon chez Mme d'Epinaÿ, à Paris. Une porte-fenêtre, au fond, s'ouvre sur le jardin. Deux grandes portes ornées de glaces séparent ce salon d'un salon plus petit. Une autre porte encore. Des gravures, des objets d'art, un clavecin, des sièges, deux consoles, un meuble d'appui, d'autres meubles encore et des roses dans des vases de Chine.

Au lever du rideau, la scène est vide mais un instant plus tard paraissent Mme d'Epinaÿ et sa filleule, Mlle Marie-Anne de Saint-Pons.

MARIE-ANNE

Eh bien, Marraine, il est vraiment
Ce qu'on appelle un très bel homme,
Mais sa beauté précisément
A quelque chose qui m'assomme
Et qui m'agace !
On voudrait lui crier : « De grâce,
Oh ! n'en ajoutez pas... c'est trop...
Et restez donc comme vous êtes ! »
Car faire à ce point-là le beau,
C'est vraiment faire aussi la bête !
Il est le marquis de Chambrevuil..
Mais il l'est avec trop d'orgueil !
Il l'est à chaque geste, il l'est à chaque pas,
On dirait qu'il n'en revient pas !
Marraine, excusez ma franchise,
Mais vers la fin de ce repas,
Vrai, j'en avais presque une crise !
Vous souriez ?

MME D'EPINAY
Bien sûr...

MARIE-ANNE

Pourquoi ?

MME D'EPINAY

Comme on exagère à ton âge !
A vingt ans, j'étais comme toi...

MARIE-ANNE

Vous trouvez bien ce personnage ?

MME D'EPINAY

Je le trouve... moins bien que toi,
Mais je le trouve bien quand même.
Dissimule un peu ton émoi...
On croirait déjà que tu m'aimes !
Du calme !... Chut !... Ecoute-moi...
Ce garçon tient à sa noblesse...

MARIE-ANNE

Et c'est pourquoi je la lui laisse !

MME D'EPINAY

C'est bien de rester à son rang...

MARIE-ANNE

Mais c'est mal d'être exaspérant !...

MME D'EPINAY

Il a d'excellentes manières...

MARIE-ANNE

Raison de plus pour n'en pas faire !

MME D'EPINAY

Il est posé, rempli de tact...

MARIE-ANNE

Posé ? Poscur serait exact !

MME D'EPINAY

On le dit bon, très charitable...

MARIE-ANNE

Oui, mais il est insupportable !

MME D'EPINAY

Très indulgent... c'est précieux...

MARIE-ANNE

Bien sûr... mais quel prétentieux !

MME D'EPINAY

T'a-t-on parlé de sa fortune ?

MARIE-ANNE

Rien que sa bague, c'en est une !

MME D'EPINAY

Oui, mais sais-tu la vérité ?

MARIE-ANNE

Mon cœur seul est documenté...

MME D'EPINAY

Elle est plus grande qu'on ne pense...

MARIE-ANNE

Evidemment, cela compense !

MME D'EPINAY

Sais-tu comment est son palais ?

MARIE-ANNE
Je pense bien qu'il n'est pas laid...

MME D'EPINAY
L'as-tu vu dans son équipage ?

MARIE-ANNE
Oui, oui, je sais qu'il a des pages...

MME D'EPINAY
Sais-tu comment est son château ?

MARIE-ANNE
Je gagerais bien qu'il est beau !

MME D'EPINAY
Et quant aux bijoux qu'il possède...

MARIE-ANNE
C'est sa fatuité qui m'obsède !

MME D'EPINAY
Il en a trente coffres pleins !

MARIE-ANNE
C'est son orgueil dont je me plains !

MME D'EPINAY
Il a le collier de Jean d'Este !

MARIE-ANNE
Ça ne fait pas qu'il soit modeste !

MME D'EPINAY
Composé de trois cents saphirs...

MARIE-ANNE
S'ils pouvaient le désembellir !

MME D'EPINAY
Et des perles couleur d'aurore...

MARIE-ANNE
Il est vrai qu'il est jeune encore...

MME D'EPINAY
Il en a bien quatorze rangs !

MARIE-ANNE
Seul, peut-être, il est différent !

MME D'EPINAY
Il a les rubis de sa mère...

MARIE-ANNE
La beauté, c'est très éphémère...

MME D'EPINAY
Qui sont d'un prix exorbitant !

MARIE-ANNE
Ce n'est qu'une question de temps !

MME D'EPINAY
Il peut paraître insupportable...

MARIE-ANNE
Mais s'il est bon et charitable...

MME D'EPINAY
Il peut sembler exaspérant...

MARIE-ANNE
C'est un homme qui tient son rang...

MME D'EPINAY
S'il est poseur plus que personne...

MARIE-ANNE
Ses manières du moins sont bonnes...

MME D'EPINAY
Et ce très grand prétentieux...

MARIE-ANNE
Est indulgent... c'est précieux,
Assurément...

Et je crois bien, tous comptes faits,
Qu'il m'eût fait un tout autre effet
Si, pendant ce repas qui dura si longtemps,
Il m'avait adressé la parole un instant !
Mais pas un mot, Marraine, avez-vous remarqué ?... Pas un mot de tout le repas !...
A la fin je me demandais s'il ne le faisait pas exprès !

MME D'EPINAY. — Tout est possible !...
Pourquoi pas ?... En tout cas, conviens-en, s'il a voulu de cette manière attirer ton attention sur lui... il y a parfaitement réussi !

MARIE-ANNE. — Vous le croyez assez malin pour...

MME D'EPINAY. — Hum... il faut se mêler des sots !

MARIE-ANNE. — Pourquoi dites-vous cela ?

MME D'EPINAY. — Parce que les hommes intelligents sont parfois si bêtes !

MARIE-ANNE. — Mais, chère Marraine, dites-moi... est-ce que M. de Chambrueil savait qu'il me rencontrerait chez vous ?

MME D'EPINAY. — Il ne s'en doutait même pas !... C'est lui qui était en jeu aujourd'hui. Je voulais te le montrer, comprends-tu ?... La prochaine fois, les rôles seront renversés... et c'est lui qui te regardera... et, à la fin du repas, c'est lui alors qui me dira : « Elle est jolie, évidemment, mais comme elle est prétentieuse ! »

MARIE-ANNE. — Oh !...

MME D'EPINAY. — Mais cela ne changera rien, ni à ce qui est... ni à ce qui se fera... peut-être ! Tu es songeuse ?

MARIE-ANNE. — Non, je pense à...

MME D'EPINAY. — A lui ?

MARIE-ANNE. — Non, à moi...

MME D'EPINAY. — C'est à peu près la même chose... étant donné les circonstances ! (Le laquais paraît et veut fermer les portes du fond.) Non, laissez les portes ouvertes...

LE LAQUAIS. — Bien, Madame...

MME D'EPINAY. — Grimaud !

LE LAQUAIS. — Madame ?

MME D'EPINAY. — D'où vient ce visage extasié que vous avez ?

LE LAQUAIS. — C'est que...

MME D'EPINAY. — Quoi ?

LE LAQUAIS. — Est-ce que Madame veut me permettre de lui répondre ?...

MME D'EPINAY. — Mais oui, puisque je vous questionne...

LE LAQUAIS. — C'est que je suis amoureux de la servante de Madame... et que j'ai un peu d'espoir de ce côté-là... Il a même été question qu'on se marierait peut-être au bout de six mois, si l'on se plaît bien !...

MME D'EPINAY. — Je vous remercie. Allez !... Allez !... (Il sort.) Je n'aime pas savoir que mes serviteurs entre eux... Où en es-tu, toi, de tes pensées ?

MARIE-ANNE. — Marraine, je vais être indiscrette...

MME D'EPINAY. — Tu n'as pas besoin de me prévenir, je le verrai bien... Va...

MARIE-ANNE. — Dites-moi si vous devinez tout de suite, vous, qu'un homme est amoureux de vous ?

MME D'EPINAY. — Voilà des choses, mon enfant, dont je ne puis te parler qu'au passé !

MARIE-ANNE. — Oh ! Taisez-vous, Marraine, vous êtes toujours la plus courtisée des femmes !

MME D'EPINAY. — Mais, jamais de la vie !... En voilà une histoire !... Petite effrontée, dit-on de pareilles choses à une vieille dame comme moi ?...

MARIE-ANNE. — Une vieille dame ?... Je ne connais pas votre âge, Marraine, mais je vous prie de croire que c'est en tremblant que je vous laisserais seule avec mon flancé !

MME D'EPINAY. — Tu es un amour ! (Entre le marquis de Chambreuil.) Nous parlions justement de vous, marquis !

LE MARQUIS. — En disiez-vous du bien, madame ?

MME D'EPINAY. — Pas encore !... Nous en étions toujours au mal...

LE MARQUIS. — Alors, j'arrive à temps !... Continuez, je vous en prie... et si vous avez besoin d'un coup de main, je suis là !... C'est que j'en connais, moi, sur moi-même... et quand on cite mes péchés, j'ai toujours peur qu'on en oublie les principaux !

MME D'EPINAY. — Vous n'avez tout de même pas la prétention de nous faire croire que vous avez commis des crimes ?

LE MARQUIS. — Je n'ai pas toutes les prétentions... (Marie-Anne tousse.) Vous toussiez, mademoiselle ?

MARIE-ANNE. — Non, c'est nerveux...

LE MARQUIS. — Aurais-je le don de vous énerver ?

MARIE-ANNE. — Non, monsieur !

LE MARQUIS. — C'est tant pis, car j'adore énerver les dames !... Non, je n'ai pas commis de crimes... mais j'ai sur mon inconscience un certain nombre d'infamies !

MME D'EPINAY
Qu'entendez-vous par infamies ?

LE MARQUIS
Prendre la femme d'un ami...

MME D'EPINAY
C'est abominable, en effet !

LE MARQUIS
Pour l'ami... bien sûr, c'est affreux...
Quand il l'apprend !...

Mais pour l'amant,
Ah ! que c'est donc délicieux...
Et pour la femme aussi... surtout !
C'est l'infamie
La plus exquise, de beaucoup !...
Je ne dévoile aucun mystère,
Mais quand on a très bien vécu,
Pour peu qu'on ait mon caractère,
On est bien vite convaincu
Que le plus grand plaisir qu'on peut avoir
Est de faire un ami... cornu ! [sur terre
Que ce soit mal, c'est convenu...
Que ce soit laid, c'est entendu,
Mais c'est ainsi,
Que voulez-vous...
Chacun ses goûts !

Comprenez-moi, soyons précis.
Pour que mon plaisir soit complet,
Il faut que la femme me plaise,
Evidemment — mais l'homme aussi !
S'il me déplaît,
Bien qu'elle, elle me plaise,
Eh bien, madame,
Je ne me sens pas à mon aise
Avec sa femme !
Je ne suis pas de ces gens-là
Qui trompent des maris qu'ils ne connaissent
Et que même ils ignorent... [pas
Ils font les choses à demi !
D'abord,

On ne trompe quelqu'un que s'il est votre
Sans quoi, ce n'est pas bien ! [ami.
Il ne convient pas, voyez-vous,
Que la femme, elle, risque tout
Et que l'amant ne risque rien !
Il doit risquer, à mon avis,
L'amitié que l'autre lui voue,
Comprenez-vous ?

Il risque, alors, vraiment beaucoup,
Car on les compte, les amis,
Les vrais amis !
Eh bien, je crois que cette fois,
Vous qui disiez du mal de moi,
Vous voilà du nain sur la planche !
Mais avant d'élever la voix,
Voyez si votre âme est bien blanche...
Car, helles dames, savez-vous ?
A qui je dois de pareils goûts ?

Oh ! Ne cherchez pas, c'est à vous !
Parfaitement !
A vous qui partagez si bien mes sentiments
A ce sujet !
Dame,

Dites-moi donc quelle est la femme
Qui n'a jamais fait le projet,
Et quand je dis « projet », je ne suis pas
[méchant,

De prendre un beau soir pour amant
Le plus charmant et le plus doux
Des bons amis de son époux ?
Et vous-même, mademoiselle,
Qui me regardez en riant,
Songez bien qu'en vous mariant
Vous jurez d'être fidèle...
Or, vous savez que les serments,
Parfois, les femmes les oublient...
Surtout quand elles sont jolies !
Eh bien, supposons, voulez-vous,
Qu'un jour vous trompiez votre époux...
On peut bien supposer la chose ?

MARIE-ANNE
Evidemment !

LE MARQUIS
N'avez-vous pas le sentiment...
Que vous choisirez votre amant...

Parmi les amis justement
Les meilleurs
De votre cher Seigneur
Et Maître ?

MARIE-ANNE

Que ce soit parmi
Les amis
De mon Seigneur et Maître
Que j'aie mon amant choisir ?
Je peux même vous le promettre,
Si ça peut vous faire plaisir !...

LE MARQUIS. — Eh bien, mais voilà ce qui s'appelle une jeune fille qui promet !

MME D'EPINAY. — Si le baron t'entendait dire de pareilles choses, il ne serait pas très content, tu sais !

LE MARQUIS. — M. de Grimm ne nous écoute pas, Madame ! Il cause avec La Guimard... Ils parlent tous les deux !

MME D'EPINAY. — Et elle est en train de faire des grâces devant lui !

LE MARQUIS. — Vous la voyez d'ici !

MME D'EPINAY. — Oui, dans la glace, je la vois !

LE MARQUIS. — Ah ?... Oui, oh ! c'est très dangereux, ces portes-là ! Il faut s'en méfier !... Et si vous nous jouiez quelque chose, mademoiselle ?

MME D'EPINAY. — Pour avertir le baron ?...

LE MARQUIS. — Non, madame, pour le plaisir !

MARIE-ANNE. — Sachez, monsieur, que je ne porterai jamais les mains sur ce clavecin !

LE MARQUIS. — Il est sacré ?

MME D'EPINAY. — Sacré, c'est beaucoup dire... historique, si l'on veut ! C'est sur ce clavecin que le petit Mozart s'est fait entendre à Paris, pour la première fois...

LE MARQUIS. — Ah ! le fameux petit prodige qui composait à dix-huit mois !

MME D'EPINAY. — A dix-huit mois c'est excessif... mais à cinq ans, c'est la vérité !... Et il avait huit ans quand il est venu à Paris et qu'il a joué chez moi. Le dessin de Carmontelle en fait foi, d'ailleurs...

Elle désigne un dessin accroché au mur, Marie-Anne se lève et va le regarder.

MARIE-ANNE. — Ah ! le dessin a été fait chez vous, MARRAINE ?... Je n'y avais jamais fait attention...

MME D'EPINAY. — Tu reconnais bien le clavecin...

MARIE-ANNE. — Mais parfaitement... et la boiserie aussi !

LE MARQUIS. — Et il était vraiment prodigieux, ce gamin ?

MME D'EPINAY. — Inouï... incroyable... j'l jouait tout, à première vue... et il pouvait improviser pendant des heures !

LE MARQUIS. — Il composait, réellement ?

MME D'EPINAY. — Mais oui, réellement. Si vous ne me croyez pas, mon cher, questionnez M. de Grimm, que voici... il doit s'en souvenir !

Entrent M. de Grimm et La Guimard.

GRIMM. — Eh bien, c'est entendu, mademoiselle, vous aurez ce soir chez vous la lettre de recommandation que vous voulez bien me demander. J'ai le plaisir de vous annoncer que Mlle Guimard rentre au théâtre... et qu'elle reprend sa place, la première ! dans le corps de ballet de notre Académie Royale !

LE MARQUIS. — Ah !

GRIMM. — Mais... nous vous dérangeons peut-être ?

MME D'EPINAY, qui dissimule mal son mécontentement. — Oh ! Je vous en prie...

LE MARQUIS. — Nous parlons de ce petit prodige qui étonna Paris il y a de cela une dizaine d'années...

GRIMM. — Ah ! Le petit Mozart...

LE MARQUIS. — Oui... et Mme d'Epinaï nous vantait ses dons extraordinaires. Il composait, paraît-il, à cinq ans... soit, je veux bien l'admettre, mais, dites-moi, baron... était-ce bien, ce qu'il composait ?

GRIMM. — Bien ?... Oh ! Mon ami, c'était... comment dirais-je... c'était très simple... et c'était très prenant !... (L'orchestre joue en sourdine un menuet que Mozart composa quand il était enfant.) Je me suis souvenu longtemps d'un petit menuet qu'il avait composé, un soir, ici même... Comment était-ce donc ?... Heu... Oh ! que c'est bête... je l'entends et je ne peux pas le... Mais lui, je le revois, c'est drôle, en ce moment... Si menu, si charmant... [ment... Dans son habit de satin rose... Quand on lui demandait de jouer quelque

chose il ne disait pas oui, tout de suite, jamais. Car il voulait savoir si, d'abord, on l'aimait ! Quand on lui disait : « Jone... »

Il vous prenait entre ses bras,

Se pressait contre votre joue

Et vous disait tout bas,

Avec un son de voix d'une douceur extrême :
« Je m'en vais te jouer tout ce que tu veux... » [dras,

« Mais dis-moi d'abord que tu m'aimes ! »

A ce moment la musique cesse...

Quant à ce menuet, c'est hête,
Mais il m'est sorti de la tête !

LE MARQUIS. — Et sait-on ce qu'il est devenu ?

GRIMM. — Lui ?... Pas grand'chose, sans doute. Les enfants de génie deviennent rarement des hommes de talent. Pourtant on m'a parlé de symphonies et de sonates... et même aussi d'un opéra, d'un *Mithridate* qu'il aurait fait représenter à Bologne il y a de cela quelques années... Je sais qu'il avait quatorze ans quand il le composa... et je n'ai

pas désiré en savoir davantage !... Un opéra d'un enfant de quatorze ans, n'est-ce pas !... En tout cas, il n'a jamais cru devoir me donner, lui, personnellement, de ses nouvelles...

LE MARQUIS. — Il vous en donnera, baron, quand il aura besoin de vous ! C'est un artiste...

LA GUIMARD. — Oh ! monsieur... je suis artiste, et je vous prie de croire que je n'oublie pas les bontés que l'on veut bien avoir pour moi... et quant à l'accueil particulièrement délicieux qui m'a été fait ici...

MME D'EPINAY, *lui coupant la parole.* — M. de Grimm vous avait invitée, mademoiselle, vous étiez chez vous !

LA GUIMARD. — Ces mots me touchent profondément, madame, moi, modeste danseuse, indigne de tant de gracieusetés.

MME D'EPINAY. — Une femme qui se conduit bien, mademoiselle, n'est jamais indigne des bontés que l'on a pour elle. Et je vous jure bien que les gens de ma qualité auraient plaisir à retirer définitivement la barrière qui nous sépare des artistes... Hélas ! Certaines d'entre vous rendent la chose difficile... et nous font parfois regretter de les avoir accueillies imprudemment à notre table !... J'en ai vu qui, vraiment, se conduisaient comme des filles... sans vergogne, devant les serviteurs... toutes portes ouvertes !

LA GUIMARD. — Il ne faut pas trop leur en vouloir, madame... si elles étaient parfaites, vos maris et vos amants ne vous reviendraient jamais !

GRIMM, *à mi-voix.* — Pan !

MME D'EPINAY. — Hein ?

GRIMM. — Rien ! (*Au marquis qui examine un portefeuille en maroquin vert qui se trouve sur le clavecin.*) Si vous saviez, monsieur, ce que contient ce portefeuille, vous n'hésiteriez pas à l'emporter comme un voleur, sous votre habit !... Je l'espère, du moins, pour vous...

LE MARQUIS. — Vous m'intriguez...

GRIMM. — C'était mon but !... Ne cherchez pas à deviner... vous avez tout simplement entre les mains le manuscrit de la comédie nouvelle de M. de Beaumarchais...

LE MARQUIS. — *Le Mariage de Figaro*, dont parle tout le monde ?

GRIMM. — Parfaitement !

LE MARQUIS. — Est-ce possible ?

GRIMM. — Regardez !... Hein ? Si vous aviez su...

LE MARQUIS. — Ah ! le fait est... Il vous l'a donné à lire ?

GRIMM. — Non, certes... et même il ne faut pas qu'il sache que son manuscrit se trouve en ma possession... il en ferait une maladie, le monstre... car il me hait ! Donc, soyez

plus discret que moi, si vous le pouvez !... Non, sa comédie déjà fameuse... car vous en connaissiez le titre... m'a été remise ce matin par... des personnes qui ont l'intention d'en... retarder le plus possible la représentation. Ces personnes s'effrayent, à juste titre, de voir paraître sur la scène une œuvre que, depuis trois ans bientôt, l'auteur annonce d'une façon particulière et menaçante. Je n'ai fait qu'y jeter les yeux... et je trouve déjà que leurs inquiétudes sont parfaitement fondées. C'est d'un esprit éblouissant, bien entendu, mais dangereux pour un régime qui déjà ne contente plus tout le monde. Ce qui est d'ailleurs, je crois, le fait de tous les régimes, quand ils en contentent trop quelques-uns !

LE MARQUIS. — Vous voilà donc désormais l'arbitre de toutes les questions théâtrales et littéraires...

GRIMM. — L'arbitre, non, le spectateur intéressé... mais désintéressé !... Ce que j'aime par-dessus tout, voyez-vous, c'est la vie journalière des hommes de mon temps... Souvent elle me passionne plus que leurs œuvres ! Je suis, de par ma nature, à l'affût de tous les événements... ayant pris, une fois pour toutes, l'habitude de les considérer comme historiques !... Quand on a le bonheur de vivre en même temps que Voltaire, Mondon, Jean-Jacques, Glück et mon cher Diderot... il faut s'en occuper ! Et dans ce but, j'emploie de mon mieux le crédit qu'on veut bien m'accorder !

LE MARQUIS. — Et il est très grand, votre crédit ! Quand on apprend que M. de Grimm a écrit à l'Impératrice de Russie ou bien au Roi de Prusse que telle pièce était mauvaise, on n'y va pas ! Vous faites tout simplement trembler les auteurs dramatiques, monsieur le baron !

GRIMM. — Eh bien, mais, c'est tant mieux, s'ils tremblent, croyez-moi ! Dans leur propre intérêt, ces gens-là, voyez-vous, ont besoin d'être critiqués ! A notre époque, la critique est indispensable à l'art dramatique. C'est son guide, son soutien, son défenseur... et son juge !... Voilà ce que les auteurs dramatiques ne veulent pas se fourrer dans la tête... et comme je les comprends ! Car si moi-même je faisais des pièces de théâtre, il me semble que je supporterai mal les observations et les conseils de qui que ce soit ! Ainsi, j'ai commencé, il y a de cela quatre ans, un *Eloge de la Critique*... le voilà terminé depuis bientôt six mois et j'hésite à le faire paraître dans la crainte où je suis de le voir critiqué !

Un temps. M. de Grimm fait signe à La Guimard qu'elle a tout intérêt à se retirer.

LA GUIMARD. — Permettez-moi de prendre congé, madame.

MME D'EPINAY. — Je vous en prie, mademoiselle...

LA GUIMARD. — Monsieur le marquis...

LE MARQUIS. — Je vous salue, mademoiselle...

LA GUIMARD. — Mademoiselle...

MARIE-ANNE. — Mademoiselle...

GRIMM. — Je vous accompagne... et, je vous le répète, comptez sur la personne que...

Et M. de Grimm sort avec La Guimard.

MME D'EPINAY. — Marie-Anne, je ne sais pas si M. de Chambreuil connaît la petite salle de théâtre que j'ai fait aménager sur les conseils de M. de Grimm... Montre-la-lui!

LE MARQUIS. — Merci, madame...

MME D'EPINAY, *bas, au Marquis.* — Comment trouvez-vous ma filleule?

LE MARQUIS. — Franchement ?

MME D'EPINAY. — Oui...

LE MARQUIS. — Insupportable !

MME D'EPINAY. — C'est toujours comme ça... elle vous trouve exquis!

LE MARQUIS. — Allons donc?

MME D'EPINAY. — Oui! Enfin, que voulez-vous... Marie-Anne, passe-moi mon fichu !

Marie-Anne fait ce que lui demande sa marraine.

MARIE-ANNE. — Le voici...

MME D'EPINAY, *à son oreille.* — Il te trouve adorable !.. Va... A tout de suite... (*Marie-Anne et le Marquis s'éloignent.*) Si ces jeunes gens-là ne sont pas fiancés dans dix minutes, je veux bien être pendue!... Ah! Voilà l'autre. A nous deux, toi !

Grimm reparait.

Je vous fais tous mes compliments
Sur cette jeune créature !
Elle est vraiment
Nature...
Et ça m'a bien intéressée
De déjeuner en face d'elle,
Car pour moi, vous pensez,
Combien la chose était nouvelle !
Il est très rare n'est-ce pas,
Dans nos familles,
Que l'on partage ses repas
Avec des filles !
Qu'elle vous plaise, à vous,
C'est tout à fait normal...
Car elle n'est pas mal
Du tout !
Et même elle est jolie...

GRIMM

Hum ! Hum !..

MME D'EPINAY, *ironique moqueuse.*

Ah ! si...
Elle est jolie !
Elle est vulgaire évidemment,
Mais je la trouve assez jolie !

Il ne faut pas assurément
Qu'on la détaille...
Les yeux sont laids, la bouche aussi,
Elle est un peu courte de taille,
Elle a de drôles de sourcils,
Ses dents ne sont pas à leur place
Et sa gorge me semble lasse...
Mais que l'ensemble est donc joli!..

Grimm fait la moue.

Vous n'êtes pas de mon avis?
Non?... Tiens !.. Ça m'étonne beaucoup...

Grimm va pour s'expliquer, mais Mme d'Epinaÿ, sur un tout autre ton, continue.

Je n'ai jamais vu de ma vie
Un homme aussi menteur que vous !
Allons, Melchior, avoue
Qu'elle te plaît, qu'elle est jolie,
Et que tu t'es conduit,
Aujourd'hui,
Sous mon toit,
D'une manière indigne absolument de toi !

Grimm joue la surprise.

Oui, toi !
Ne fais pas l'innocent...
Je t'ai vu, frémissant,
Devant cette catin !
D'ici, je t'ai vu, tiens...
Tiens, là... regarde... dans la glace !
Je te recommande la place,
On ne perd rien !
Je t'ai vu lui prenant les mains
Et la regardant de tout près,
Comme quelqu'un qui dit : « Je veux... »
Ose me dire un peu
Que cela n'est pas vrai ?

GRIMM

Tu ne plaisantes pas ?

MME D'EPINAY

Plaisanter? J'en ai l'air?

GRIMM

Mais non, précisément ! Alors, cette colère
Serait donc véritable et sincère?

MME D'EPINAY

En effet !

Grimm, ironique à son tour et plus moqueur encore.

Oh ! Mais que c'est gentil ! Quel plaisir tu
[me fais,
Tu ne peux pas savoir ! Non ? Vrai ? Jalouse ?
[Alors...
Alors, on m'aime... on m'aime encore ?
A ce point-là?... Mon Dieu !.. Merci...
Ma parole d'honneur, je ne l'espérais pas !
Mais que j'ai donc bien fait de l'inviter ici
Cette danseuse-là !
Et comme elle a bien fait de me donner ses
[mains...
Je l'en remercierai, sans faute, dès demain !

Et moi qui la trouvais plutôt antipathique
Comme elle me devient tout à coup sympa-

Oh ! La charmante fille ! Ainsi donc je lui
[thique !
dois

Cet état de colère exquis où je vous vois,
Qui me flatte, m'enchantant et m'honore à la
Mais, Madame... Madame... [fois ?
Vous allez me la faire adorer, cette femme !

MME D'EPINAY. — Oh ! Taisez-vous, hri-
gand ! Et méfiez-vous de moi ! Je suis fem-
me à très bien me venger, vous savez !

GRIMM. — Vous venger?... Ce n'est pas fait
d'avance?... Je pensais que vous aviez pris
vos précautions... Non ?... Tiens !... c'est
curieux !

MME D'EPINAY. — Oh ! Faut-il que vous
soyez sûr de moi pour me dire une chose
pareille... et pour en prendre tellement à vo-
tre aise !

GRIMM. *fredonnant vaguement.* — Hum !
Hum ! Hum ! Hum ! Hum !

MME D'EPINAY. — Vous chantez, mainte-
nant ?

GRIMM. — Non, non, n'ayez pas peur !

MME D'EPINAY. — Votre ironie est déplacée,
je vous le jure. D'ailleurs vous êtes parfaite-
ment convaincu que je ne vous ai jamais
trompé... Pourquoi souriez-vous ?

GRIMM. — Jamais trompé ?...

MME D'EPINAY. — Jamais !

GRIMM. — Jamais-jamais ?

MME D'EPINAY. — Jamais-jamais !

GRIMM. — Pas même avec... l'herboriseur ?

MME D'EPINAY. — Pas même avec Jean-
Jacques, non. Du jour où je t'ai dit que
c'était fini entre lui et moi, ç'a été fini réel-
lement...

GRIMM. — Et tu ne l'as jamais revu ?

MME D'EPINAY. — Comme tu l'entends,
jamais !

GRIMM. — Je ne te l'ai tout de même pas
fait oublier...

MME D'EPINAY. — Me le faire oublier, toi?...
Comment pourrais-tu me le faire oublier...
tu m'en parles tout le temps !... D'ailleurs,
ne fais donc pas le jaloux à ce sujet... tu en
es fier, de mon passé, plus que moi-même...
et tu as tellement le goût de ce qui est his-
torique que, si tu apprenais que j'ai revu
Jean-Jacques, tu me le pardonnerais, j'en
suis sûre, à condition que tu sois le premier
à le savoir !... Je me trompe ?

GRIMM. — Pas de beaucoup, ma foi... et la
seule chose qui me contrarierait serait de
penser que Jean-Jacques l'a su avant moi !
(*Le laquais entre et présente à M. de Grimm
une lettre.*) Merci. Vous permettez ?

MME D'EPINAY. — Elle vous écrit déjà ?

GRIMM. — Oh ! Je ne crois pas... Du reste,
c'est une écriture étrangère. (*Il parcourt la
lettre.*) Oh !... Oh !

MME D'EPINAY. — Eh ! bien, parlez... Qu'est-
ce que c'est ?

GRIMM. — Voilà une visite, madame, qui
va vous enchanter...

MME D'EPINAY. — Une visite?... De qui ?...

GRIMM. — De... non !... Souffrez que je vous
en fasse tout à fait la surprise !... (*Au la-
quais.*) Où est ce jeune homme ?

LE LAQUAIS. — Il se promène dans le jar-
din, Monsieur le Baron...

GRIMM. — Je vais au devant de lui.

MME D'EPINAY. — Quelle prévenance, mon
Dieu !...

GRIMM. — Appelez vos amis...

*Il sort rapidement, suivi par le la-
quais.*

MME D'EPINAY, *ouvrant la porte de droite.*
— Marie-Anne... Ah !... Je n'ai rien vu je
n'ai rien vu !... Venez donc tous les deux...
M. de Grimm nous prépare une surprise !

LE MARQUIS, *entrant* — Une surprise ? De
quel ordre, Madame ?

MME D'EPINAY. — Je n'en sais rien du tout...

A Marie-Anne :

Ta guimpe...

Au Marquis :

Est-ce une œuvre d'art...

A Marie-Anne :

Ta guimpe...

Au Marquis :

Un manuscrit nouveau...

A Marie-Anne :

Remets ta guimpe en place !

Au Marquis :

Ou bien quelqu'un qu'il veut simplement
nous présenter ! Il faut s'attendre à tout !...
Asseyons-nous.

*Tous trois s'asseyent. Prélude à l'or-
chestre. La porte du fond s'ouvre, et
M. de Grimm annonce :*

GRIMM. — Voici Mozart, Madame !

*Et Mozart fait son entrée pendant
que l'orchestre joue.*

MME D'EPINAY

Ah ! quelle surprise...
Il est ravissant !

LE MARQUIS

Sa taille est bien prise...

MARIE-ANNE

Et son œil qui frise
Est très caressant !

MME D'EPINAY

Sa bouche est exquise !

GRIMM

Les voilà conquises !
C'est l'adolescent...

MARIE-ANNE

Quel charmant visage...

MME D'EPINAY

C'est presque un gamin !

LE MARQUIS

Comme il a l'air sage !

MARIE-ANNE

Il sait les usages
Et baise la main !

GRIMM

Mais que nous présage
Un tel examen !

MME D'EPINAY

Ce m'est un plaisir
Infini, monsieur.
De vous accueillir
Ici de mon mieux !
J'ai gardé de vous
Un tel souvenir
Si rare et si doux !
Je revois encor
A ce clavecin
Sur quatre coussins,
Votre petit corps
Si mince et fragile !
Et quant à vos mains,
Papillons agiles
Et prodigieux...
C'était la merveille !
On en frémissait
Et l'on n'en pouvait
Croire ses oreilles,
Ni croire ses yeux...
C'était merveilleux !
Que c'est loin déjà !... Nous avons changé...
Vous êtes moins jeune... et moi plus âgée !
Pour cette raison,
Du moins, je peux, certes,
Vous dire aujourd'hui
Que cette maison
Le jour et la nuit
Vous est grande ouverte !
Oui, sortez... rentrez...
Prenez vos repas,
Ne les prenez pas,
Selon votre gré...
Et, mon Dieu, surtout,
Ne vous gênez pas,
Vous êtes chez vous !

MOZART

Je suis très timide
Et je sais très mal
Employer les mots
Qui diraient si bien
Tout ce que j'éprouve !

J'ai le sentiment

Que, pour bien répondre
À l'accueil charmant
Que vous m'avez fait,
Les mots sont tout prêts...
Je les sens, c'est vrai,
Qui gonflent mon cœur...
Mais je n'ose pas
Les laisser sortir...
Ils me font si peur !
Laissez-moi me mettre
À ce clavecin...
Il se peut très bien
Que je puisse ainsi
Vous dire merci
Moins mal... presque bien !...

*Il se met au clavecin et le voilà
tout de suite à son aise. De la sorte il
dit bien tout ce qu'il veut dire — et,
s'accompagnant lui-même, il chante :*

*Comme c'est facile !
Ce langage-ci
Me paraît docile
A côté de l'autre !
Mes mots sont précis
Autant que les vôtres !
Précis à tel point,
Que, devant témoins,
Je puis, au besoin,
Proclamer des choses...
Que l'on n'ose pas
Ou qu'à peine on ose
Murmurer tout bas...
Ce langage-ci,
Comme il est docile...
Ah !*

Il a chanté et la musique cesse.

MME D'EPINAY. — Oh ! c'est délicieux !

MARIE-ANNE. — Il faut noter cet air...

MOZART. — Oh ! Mon Dieu, pourquoi
faire?... Je compte en faire tellement d'au-
tres et qui seront tellement mieux !

MME D'EPINAY. — Mais, dites... dites-nous...
Vous êtes arrivé depuis ?...

MOZART. — Je suis arrivé ce matin, ma-
dame...

MARIE-ANNE. — Et vous venez... ?

MOZART. — De Salzbourg, en passant par
Mannheim.

MME D'EPINAY. — Vous êtes seul à Paris ?

MOZART. — Ma mère m'accompagne.

MARIE-ANNE. — Et vous comptez rester
longtemps parmi nous ?

MOZART. — Je compte rester le temps qu'il
faudra, Mademoiselle. Je viens remettre mon
avenir entre les mains de M. le Baron de
Grimm qui a tant fait ici pour moi, lorsque
j'étais enfant... Tout dépend de lui... car c'est
la conquête de Paris que je viens faire, tout
simplement !... Je viens chercher ici la gloire
et la fortune... La fortune, je saurais
m'en passer, bien entendu... J'ai l'habitude,
et Paris peut me la refuser sans trop me cau-

ser de peine... mais s'il me refuse la gloire, je suis perdu... car il peut seul me la donner !

LE MARQUIS, à Grimm. — Il s'exprime très bien, quand il parle de lui.

MOZART. — Vous trouvez, Monsieur ?

LE MARQUIS. — Vous entendez de loin...

MOZART, susceptible. — Oh !... vous devez bien penser, Monsieur, que j'ai un peu d'oreille !... Oui, je m'exprime assez bien en effet, dans toutes les langues, sans accent, lorsque je parle de mon Art... mais, quand je m'adresse à des dames, je me trouble aussitôt... et je m'embarrasse horriblement... Est-ce bête !... A vrai dire, je suis excusable... car je n'ai pas encore... heu... ou plutôt j'ai toujours... comment dirais-je ?... enfin, quoi, si je viens à Paris avec l'espoir d'y gagner beaucoup... j'ai l'intention aussi d'y perdre quelque chose !

Il est le premier, et d'ailleurs le seul, à rire vraiment de cette plaisanterie parfaitement déplacée.

MME D'EPINAY, indulgente. — Il est exquis...

GRIMM. — Oui.. et puis, pas bête, n'est-ce pas ?

MOZART, apercevant le dessin de Carmontelle et en profitant pour changer de conversation. — Oh ! Le dessin de Carmontelle...

MME D'EPINAY. — Mais oui !...

MOZART. — Oh !...

GRIMM. — N'est-ce pas délicieux de vous revoir ainsi ?... Et votre père, à propos, comment se porte-t-il ?

MOZART. — Bien, très bien...

GRIMM. — Il a pu vous laisser partir sans lui ?

MOZART. — Il a bien fallu !

MME D'EPINAY. — Et votre sœur, comment va-t-elle ?

MOZART. — Nanerl ? Très bien aussi, Madame.

LE MARQUIS. — Nanerl ?

MOZART. — C'est son prénom, Monsieur... En France, on dit Marie-Anne.

MARIE-ANNE. — Tiens, nous avons le même nom...

MOZART. — Vraiment ?

MARIE-ANNE. — Mais oui.

MOZART. — Oh ! permettez-moi de vous appeler Nanerl, Mademoiselle ?

MARIE-ANNE. — Si vous voulez...

MOZART. — Bonjour, Nanerl !... Oh ! Que cela me fait plaisir de prononcer son nom... Je suis sûr que vous allez me porter bonheur, Mademoiselle... je le vois dans vos yeux !... Ah ! Monsieur de Grimm...

GRIMM. — Mon enfant...

MOZART. — Aidez-moi seulement... grand comme ça... et vous verrez, je vous jure que je ferai de très jolies choses...

GRIMM. — Mais j'en suis sûr, mon petit...

MOZART. — Mon rêve, voyez-vous, c'est de faire du théâtre. Trouvez-moi une bonne comédie, Monsieur de Grimm, et je la mettrai en opéra-bouffe !

GRIMM. — Tiens... c'est drôle que vous me parliez de cela...

MOZART. — Pourquoi ?

GRIMM. — Parce que j'ai là, peut-être, justement votre affaire, tenez !...

Il désigne le portefeuille qui contient le Mariage de Figaro.

MOZART. — Oh ! Vraiment ?

GRIMM. — Peut-être, oui... nous en reparlons !...

Pendant ce temps, le laquais et la servante ont apporté sur un plateau une collation.

MOZART. — A propos de théâtre, figurez-vous... Oh ! Ce qu'elle est jolie, votre servante, Madame, elle est exquise... Oui, figurez-vous, Monsieur le Baron, qu'en quittant Mannheim, ce bon Monsieur Weber m'a fait cadeau des œuvres complètes de votre Maître. Vous connaissez son *Don Juan* ?

GRIMM. — Oh ! Oui !

MOZART. — Eh bien ! moi, je ne le connaissais pas... et je l'ai lu dans le coche, entre Strasbourg et Paris. Ah ! Voilà un beau sujet à mettre en musique ! *Don Juan* !... Ah ! Quel personnage !... Ah ! Etre aimé... Tenez... *Don Juan*, moi, je le vois un peu comme ça... très.. heu...

Comme il ne trouve pas ses mots, il retourne au clavecin et il improvise un thème qui sera plus tard celui de son Don Juan. Puis, emporté par son inspiration, il chante :

*Etre adoré ! Prendre les cœurs...
Et les sentir tous qui se livrent...
Traverser la vie en vainqueur...
Oh ! C'est ça, vivre !*

*Pas seulement le cœur des femmes...
Non, tous les cœurs, je les voudrais !
S'il me fallait vendre mon âme,
Je crois bien que je la vendrais...
Que je la vendrais par-devant notaire
Pour être adoré de la terre entière !*

*D'où me vient le besoin, l'envie
De travailler comme je le fais ?...
Est-ce bien pour gagner ma vie ?
Je le dis, mais... ce n'est pas vrai !
Et si je compose,
C'est pour être aimé, pas pour autre chose !...*

MME D'EPINAY. — C'est un être inouï !

GRIMM. — Oui, oui, oui, oui.

MOZART, *chantant toujours.*

Paris, si tu veux m'adopter,
Je te ferai, sans les compter,
Des opéras, des comédies,
Des ballets et des mélodies...
Et des duos et des chansons...
Je t'en ferai sur tous les tons
Pour que tu pleures
Et que tu ries,
Et je t'adorerai, si tu m'aimes, Paris !

Tandis que si, pour mon malheur,
Pour mon malheur et pour le tien,
Paris, tu me fermes ton cœur,
Ah ! Que je me vengerais donc bien !
Je t'en prévient !

Ces derniers mots, il les a chantés
sans cesser de sourire, mais sur le ton
de quelqu'un qui dit bien ce qu'il
pense. Puis, grave tout à coup :

Mais, si je dois te conquérir,
Paris, que déjà j'aime tant,
Je veux bien mourir, mourir à trente ans !
(Plaisantant sans sourire.)

Mettons trent'cinq ou bien trent'six...

(Riant aux éclats.)

De profundis...

(Redevenant sérieux.)

Prends-moi, Paris,
Tel que je suis,
Sans titre, sans gloire et sans dot... !
Prends-moi pour mon cœur seulement,
Pour mon cœur dont je veux que chaque
Soit une note ! battement
Aime-moi comme un fils ou bien comme un
[avant...]

(De toutes ses forces.)

Mais il faut que tu m'aime, Paris...
O Paris !

ET LE RIDEAU SE FERME



ACTE II

Même décor. Mozart est seul en scène au lever du rideau. Il travaille auprès du clavecin, tout en chantant.

MOZART

Quand on pense que des gens
N'ont pas le travail facile !...
Mais, mon Dieu, comment font-ils ?
Ça me paraît effrayant !

Peut-on n'avoir pas
Le travail facile ?
Rester comme ça
Comme un imbécile
En se demandant
Si ça va venir...
C'est inquiétant
Pour son avenir.

Moi, je suis loyal
Lorsque je compose,
Et si j'ai du mal
À faire une chose...
Eh bien, je l'efface
En me disant : « Ça,
Qu'un autre le fasse,
Ce n'est pas pour moi ! »

Ceux qui restent comme ça
Pendant de longs mois entiers...

... Singeant quelqu'un qui cherche et
qui ne trouve pas.

Mon Dieu ! Mon Dieu !
Pourquoi ne changent-ils pas
Tout simplement de métier ?

Parlé.

Quand on a le travail facile, on a cette impression délicieuse que ce qu'on vient de faire personne d'autre n'aurait pu le faire à votre place !... Si ce ballet, que je termine en ce moment, m'a pas un grand succès... sur l'honneur, je m'engage à proclamer partout que les Parisiens sont des fous, qu'ils sont affreusement vilains... et qu'ils n'ont, de plus, aucun goût !... Voilà ce qu'ils y auront gagné !...

On frappe.

MOZART. — Entrez ! (Louise, la servante, paraît.) Qu'est-ce que c'est ?

LOUISE. — C'est une lettre pour vous, Monsieur...

Elle lui présente une lettre.

MOZART. — Merci, Mademoiselle... (La rappelant.) Mademoiselle... vous n-t-on jamais dit que vous étiez jolie ?

LOUISE, coquette. — Je ne m'en souviens pas, Monsieur...

MOZART. — Alors, c'est qu'on vous l'a mal dit !... Mademoiselle, je voudrais vous demander un petit renseignement. Est-ce que les Français embrassent bien ?

LOUISE. — Il me semble, Monsieur... mais je n'ai pas eu jusqu'ici l'occasion de comparer avec des étrangers !

MOZART. — Si cette occasion se présentait ?

LOUISE. — Je serais peut-être assez curieuse pour ne pas la laisser s'échapper...

MOZART, comme un enfant qui veut faire l'homme. — Quel âge as-tu ?

LOUISE. — Vingt-deux ans...

MOZART. — C'est l'âge de quelqu'un que je connais...

LOUISE. — Qui est jolie ?

MOZART. — Pas plus que toi !... Où est ta chambre ?

LOUISE. — Au-dessus de la vôtre...

MOZART. — Tu as de la mémoire ?

LOUISE. — Oui...

MOZART. — Eh bien, avant de te coucher, n'oublie pas d'effeuiller une rose devant la porte... comme ça, je ne risquerai pas de me tromper ! (Entre brusquement le laquais.) Qu'est-ce que c'est ?

LE LAQUAIS, inquiet, troublé. — Madame n'est pas là ?...

LOUISE. — Vous le voyez bien qu'elle n'est pas là !

Le laquais désolé s'en va.

MOZART. — Mon Dieu, qu'il est comique, ce garçon !

LOUISE. — C'est un grotesque !

MOZART. — Vous avez eu l'air de le détester comme s'il vous aimait !

LOUISE. — Il y a un peu de ça !

MOZART. — Allons donc !

LOUISE. — Oui... et voilà que je mets à le détester davantage !

MOZART. — Pourquoi ?

LOUISE. — Parce que, depuis qu'il est venu, vous avez cessé de me tutoyer !

MOZART. — Ça te manque ?

LOUISE. — Beaucoup !

MOZART. — Alors, tu m'aimes ?

LOUISE. — Vous me plaisez d'une façon extraordinaire...

MOZART, *regrettant d'être allé si loin.* — Oh ! Je n'en demande pas tant !... Je veux seulement que tu m'aimes... et que tu penses à moi... et que tu sois contente quand je te parle...

LOUISE. — Je vous dirai ce soir tout ce que je pense de vous...

MOZART. — Non, il ne faut rien me dire... Il faut m'aimer, tout simplement...

LOUISE. — Mais, je vous aime...

MOZART. — Alors, vers minuit, j'irai te rejoindre au fond du jardin...

LOUISE. — Pas dans ma chambre ?...

MOZART. — Non... dans le jardin !

LOUISE. — Oh ! Pourquoi ?

MOZART. — Je préfère !

Mme d'Epinaï entre alors.

MME D'EPINAY. — Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

LOUISE. — Madame, j'étais venue apporter à M. Mozart une lettre pour lui...

MME D'EPINAY. — Pourquoi ?... C'était à Grimaud de le faire !... D'ailleurs, vous savez, mon enfant, il faudra vous marier si vous voulez rester à mon service !... (*A part.*) Je ne peux pas surveiller tout le monde, moi ! (*Louise sort.*) Cette petite sottise vous a dérangé, j'en suis sûre !...

MOZART. — Du tout, Madame, non...

MME D'EPINAY. — Il faut qu'elle fourre son nez partout... elle est indiscreète, fautive... et menteuse !... Je parierais bien qu'elle ne vous a apporté aucune lettre... et qu'elle a dit cela pour s'excuser à mes yeux...

MOZART. — Non, du tout, Madame... tenez !

Il sort de sa poche la lettre en question.

MME D'EPINAY. — Oh ! Mais, ce n'était pas pour savoir... Elle n'est pas décajetée, vous ne l'avez donc pas lue encore ?...

MOZART. — Non, je...

MME D'EPINAY. — Je vous en prie, lisez-la vite...

MOZART. — Elle est partie depuis tant de jours qu'elle peut bien attendre une heure de plus !

MME D'EPINAY. — Vous travaillez ?

MOZART. — Je travaillais !

MME D'EPINAY. — Que je vous suis reconnaissante de bien vouloir considérer cette maison comme la vôtre !...

MOZART. — Mais peut-être allez-vous penser, Madame, que j'en prends un peu trop à mon aise... quand vous saurez que je me suis permis de convoquer ici, tantôt, Vestris et La Guimard. Oui, je voudrais vous offrir la primeur du ballet que j'ai composé pour l'Académie Royale de Musique...

MME D'EPINAY. — Oh ! Mais que c'est aimable à vous...

MOZART. — Ce me sera qu'une répétition... mais j'ai voulu profiter de ce que le théâtre aujourd'hui n'était pas libre pour vous donner cette petite récréation !... Cela ne vous contrarie pas, vraiment ?

MME D'EPINAY. — Mais non... tout au contraire... et je m'en réjouis d'avance !... Mais... dites-moi, M. de Grimm sait-il que cette répétition a lieu ici, tantôt ?

MOZART. — Non, Madame... le rendez-vous avec mes interprètes a été pris ce matin et je n'ai pas vu M. de Grimm depuis hier au soir. J'aurais dû le consulter peut-être, n'est-ce pas ?

MME D'EPINAY. — Mais non, mais non... tout est très bien ainsi. Et je suis enchantée de la surprise qu'il va avoir !... Mais, sans vouloir être indiscreète, est-ce que je puis vous demander si vous avez choisi vous-même vos danseurs ?

MOZART. — Non, Madame. C'est M. Noverre qui a désigné Vestris... et c'est M. de Grimm qui nous a conseillé de prendre La Guimard. Excellent choix, d'ailleurs... ils dansent dans la perfection, l'un et l'autre !

MME D'EPINAY. — Ce sont de grands artistes, en effet... et elle, en plus, elle est jolie !

MOZART. — Et puis charmante !

MME D'EPINAY. — Oui !... Elle doit être amoureuse folle de vous...

MOZART. — Je l'espère, Madame... mais, jusqu'ici, elle n'a pas eu l'occasion de me témoigner ses sentiments...

MME D'EPINAY. — Peut-être n'avez-vous pas été assez entreprenant avec elles ?...

MOZART. — Mon Dieu, je...

MME D'EPINAY. — Vous devez bien lui faire un peu la cour, n'est-ce pas ?

MOZART. — Ecoutez, Madame... puisque vous me parlez de cela, je vais me permettre de vous poser une question... Je vais vous demander un conseil... et je vais vous faire un aveu ! Vous m'avez connu si petit que cela, peut-être, m'autorise à vous parler franchement...

MME D'EPINAY, *s'asseyant*. — Mais oui... vous pouvez tout me dire... et il faut tout me dire !...

MOZART, *se mettant auprès d'elle*. — Il me semblerait... Eh bien, voilà... le jour de mon arrivée à Paris, vous en souvenez-vous, Madame, j'ai eu l'effronterie de vous dire que j'étais tout à fait novice, quant à l'amour...

MME D'EPINAY. — Je m'en souviens parfaitement...

MOZART. — Vous en avez douté, je crois ?... C'était pourtant la vérité, je vous le jure... et c'est toujours la vérité !... Oui, Madame, j'en suis encore au même point... c'est insensé !... je me disais qu'à Paris il me serait extrêmement facile d'en trouver une qui me plaise... je ne savais pas que les Parisiennes étaient toutes jolies !... Je sors beaucoup, je vais, je viens... j'en cherche une et j'en trouve dix... j'en trouve vingt !... Comment voulez-vous qu'on choisisse... toutes sont bien !... Ma foi, j'en perds la tête et je ne sais comment m'y prendre !... J'ai grandement besoin d'un conseil... Donnez-le-moi, Madame, et, je vous en supplie, tirez-moi de cet embarras !

MME D'EPINAY. — Que me demandez-vous, mon enfant ?...

MOZART. — De bien vouloir guider mes premiers pas, vous-même...

MME D'EPINAY, *gênée*. — Voyons, voyons... je comprends mal...

MOZART. — Mais non, Madame... écoutez-moi... je ne peux pourtant pas rester... ce que je suis...

MME D'EPINAY, *troublée*. — Non, cela non... certainement.

MOZART. — Eh bien, Madame, je vous répète que, depuis un mois que je cherche, trente m'ont plu !... Oh ! Oui, bien trente... mais pas une !... Alors... dois-je prendre au hasard ? Dois-je chercher encore ?

MME D'EPINAY, *pendant la tête un peu*. — Non, non, ne cherchez plus !

MOZART. — Pour que vous compreniez bien, Madame, ce qui se passe en moi... il faut que je vous ouvre mon cœur tout à fait... il faut que je vous dise quelle importance considérable j'attache — naïvement peut-être — à la chose dont nous parlons.

MME D'EPINAY. — Pourquoi « naïvement » ?

MOZART. — Parce que je sais que les hommes de mon âge la traitent d'ordinaire avec légèreté...

MME D'EPINAY. — Ils ont tort...

MOZART. — N'est-ce pas ?... Il me semble

à moi que... faire cela, pour la première fois... c'est grave, c'est très grave !

MME D'EPINAY. — Mais c'est la vérité !

MOZART. — Et puis, enfin... je suis Mozart ! Ce n'est peut-être pas grand-chose pour les autres... mais, pour moi, c'est beaucoup !... Alors, je voudrais bien, dussé-je passer à vos yeux pour le plus vaniteux des hommes... oui, je voudrais que, pour moi, la première fût tout à fait très bien... fût extraordinaire... imprévue... étonnante... et très belle...

MME D'EPINAY. — Mais oui... mais oui, mais oui... c'est ainsi qu'il faut qu'elle soit !

MOZART. — La mieux de toutes, c'est bien simple...

MME D'EPINAY. — Absolument !

GRIMM, *paraissant tout à coup*. — Eh bien, je vais vous trouver ça !... Oui, laissez-moi m'en occuper... Il ne faut pas charger les temmes de ces commissions-là, mon enfant, elles n'y entendent rien !... Ne vous en mêlez plus... j'en fais mon affaire ! Ce qu'il faut trouver à ce garçon-là, c'est une femme jeune, bien entendu... n'est-ce pas ?... Hein ?... Mais, tout de même... pas un enfant... cela ferait double emploi !... Non, ce qu'il lui faut, c'est la trentaine, la jolie trentaine... experte, épanouie, triomphante !... Supposons... par exemple...

MME D'EPINAY. — La Guimard ?...

GRIMM, *n'hésitant pas*. — Eh bien, très bonne idée !...

MME D'EPINAY, *surprise*. — Comment « très bonne idée » ?...

GRIMM. — Oui... tout à fait excellente !... Je vous fais amende honorable, Madame... moi qui prétendais, à l'instant, que les femmes n'entendent rien à ces choses... me voilà le bec cloué !... La Guimard, en effet... comment n'y avais-je pas pensé ?... C'est le rêve, bien sûr... (A Mozart.) si, par bonheur, elle vous plaît... ?

MOZART. — Beaucoup !...

GRIMM. — Eh bien, voilà qui va des mieux !

MME D'EPINAY, *à Mozart*. — Vous répondez « beaucoup »... mais tout à l'heure nous parlions d'elle et, souvenez-vous-en, vous ne sembliez pas la trouver si parfaite...

GRIMM. — Il a changé d'avis !... Ne revenez donc pas sur une idée que vous avez eue, puisque nous la trouvons excellente, lui, le premier intéressé, et moi qui suis son guide !... Laissez, laissez... tout va le mieux du monde... et je veux dès ce soir que la chose soit faite !

MME D'EPINAY, *s'affolant un peu*. — Pourquoi tant se hâter ?

GRIMM. — Pourquoi, Madame ? Eh bien, et lui... le malheureux, voyons, pensez un peu à lui !

MME D'EPINAY. — Mais, j'y pense, Monsieur...

GRIMM. — Oui, mais peut-être pas comme il faut y penser !

MME D'EPINAY. — Vous admettez très bien qu'il ait changé d'avis... et vous n'admettez pas que je puisse en charger... Or, j'ai dit La Gu-mard inconsiderément... et je suis étonnée que... vous ayez si rapidement adopté cette idée...

GRIMM. — Il me faut pas que cela vous étouffe, Madame, vous avez une si grande influence sur mon jugement...

MME D'EPINAY, à mi-voix. — D'abord, êtes-vous certain que Mozart lui plaira ?...

GRIMM. — Oh ! Madame, c'est vous qui dites cela... vous qui avez tant de goût...

MME D'EPINAY. — Nous n'avons peut-être pas le même, cette fille et moi...

GRIMM. — Mais si, Madame, justement... (Il se désigne en souriant.) Je puis vous l'assurer !

MME D'EPINAY. — Ah ! Ça, mais quel rôle jouez-vous donc ?

GRIMM. — Le rôle d'un monsieur qui de deux meux choisit le moindre ! Et puis, je voulais justement faire à cette dame un cadeau qui fût digne d'elle... or, la virginité de Mozart, c'est un joli cadeau... ce n'est pas vous qui allez me dire le contraire !...

MME D'EPINAY. — Vous êtes un abominable cynique !

GRIMM. — Vous ne m'auriez pas aimé sans cela !... Mais, vous étiez en train de travailler, mon enfant ?

MOZART. — Oui...

GRIMM. — Quel crime de vous avoir dérangé !...

MOZART. — Oh !...

GRIMM. — Vous terminez votre ballet, sans doute ?

MOZART. — J'y apportais certaines modifications !... Je voudrais tant qu'il fût parfait et qu'il vous fit honneur !... M. Noverre m'a dit que la première représentation en serait donnée le 11 juin !...

GRIMM. — Paraît-il.

MOZART. — Ah ! Que je voudrais être plus vieux de quinze jours !... Quelle émotion je vais avoir...

GRIMM. — Bien sûr...

MOZART. — C'est à ce moment-là que votre amitié, si précieuse pour moi, fera merveille...

GRIMM. — Ne vous faites pas trop d'illusions à ce sujet, mon enfant !... Tant qu'on n'a pas de preuves à donner, l'amitié peut servir... mais souvenez-vous bien qu'au moment où l'on fournit ses preuves il ne faut plus compter que sur sa propre valeur ! Les recommandations, les influences... la camaraderie... tout cela n'a qu'un temps !

MOZART. — Oh ! Je m'en rends bien compte...

GRIMM. — Et si nous laissons travailler ce jeune homme !...

MOZART. — Non... j'éprouve le besoin de prendre l'air un peu !... J'ai du courrier à lire... et si vous voulez bien me le permettre, je vais en prendre connaissance en faisant le tour du jardin...

GRIMM. — A votre aise...

MOZART, à lui-même et sur le pas de la porte. — Voilà que M. de Grimm ne m'aime plus... Pourquoi ?

Il sort.

GRIMM, à Mme d'Epinaÿ.

Je vous fais tous mes compliments...

Où, Madame, à chacun son tour !

C'est un amour...

Il est charmant !

Et puis, en somme,

Hein ? C'est un homme !

Car on grandit

Vite à Paris,

C'est inouï...

Vraiment, c'est fou !...

Songez, non, mais songez

Comme en deux mois, l'on peut changer...

Quand il est arrivé chez vous

Il était à vos yeux

Si petit que, mon Dieu,

Oh... pour un peu

Vous l'eussiez pris sur vos genoux...

Eh bien, voilà que c'est le contraire au-

[aujourd'hui :

J'ai failli vous trouver sur ses genoux à lui !

Oh ! Ne me dites surtout pas

Que je me trompe et que c'est faux...

Je vous ai vus tous les deux, là...

Vous, bien de face

Et lui de dos...

Dans cette glace !!!

Eh ! oui, justement... dans la vôtre !

Vous m'aviez dit qu'on voyait bien de ce

Je ne veux pas vous attrister, [côté... ?

Mais je vous jure, en vérité,

Qu'on voit tout aussi bien de l'autre !

Elle veut parler...

N'en parlons plus !

Que cet enfant t'ait plu

C'est tout naturel, et, bien sûr,

Ce n'est pas moi qui vais l'en faire le repro- [che !

Quand on sent, n'est-ce pas, qu'un... certain

Oh ! c'est si dur ! [âge approche

On se désole... on s'inquiète... on se raccroche

À l'espoir insensé que tout n'est pas fini !...

Parce que deux beaux yeux de dix-huit ou

S'arrêtaient un instant [vingt ans

Sur les deux vôtres étonnés.

On se croit rajeuni

Soudain de vingt années... !

C'est compter mal à mon avis...

Car, au contraire, je crois même,

Quand on n'est plus déjà très jeune dans la

Qu'on s'ajoute toujours l'âge de ceux qu'on [vie,

Et ce qui me le fait croire, justement, [aime !

c'est cette habitude que nous avons les uns et

les autres de les prendre de plus en plus

jeunes à mesure que nous vieillissons !...

Pourquoi me regardes-tu avec des yeux pleins de surprise comme si j'avais oublié de mettre ma culotte... ?

MME D'EPINAY. — Je voudrais bien savoir comment il se fait que, m'ayant vue dans cette glace, tu ne te sois pas mis en colère... toi ?

GRIMM. — Tiens, mais... au fait, c'est vrai... pourquoi ne me suis-je pas mis en colère?... Je cherche... attends... voyons... Ha... je me souviens... oui, oui... et tu vas comprendre tout de suite... je ne me suis pas mis en colère, parce que cela m'a paru un peu triste...

MME D'EPINAY. — Triste ?... Comment ?

GRIMM. — Oui, cela m'a paru un peu triste parce que j'ai eu l'impression que cela aurait semblé un peu drôle à une autre personne qu'à moi !

MME D'EPINAY. — Drôle ?... Pourquoi ?... J'étais donc ridicule ?

GRIMM. — Heu... oui!... Or, n'est-ce pas, trouver un peu ridicule quelqu'un qu'on aime, c'est assez triste !

MME D'EPINAY. — Mais c'est affreux ce que tu me dis là...

GRIMM. — Qui veux-tu qui te le dise ?

MME D'EPINAY. — Mais personne.

GRIMM. — Tu ne l'aurais pas su...

MME D'EPINAY. — Je ne tenais pas à le savoir...

GRIMM. — Alors, il me fallait pas me le demander !... Moi, j'aimerais bien qu'on me dise quand je suis ridicule...

MME D'EPINAY. — Eh bien ! tu es ridicule !

GRIMM. — Oh ! que c'est amusant... je suis ridicule, moi... pourquoi ?

MME D'EPINAY. — Parce qu'on ne dit pas à une femme ce que tu viens de me dire...

GRIMM. — On ne dit pas à une femme ce que je...

MME D'EPINAY. — Non...

GRIMM. — Mais si, puisque je viens de te le dire...

MME D'EPINAY. — Oui, mais sais-tu ce qu'on risque, alors ?

GRIMM. — Non... mais cela m'intéresse, dis-le-moi...

MME D'EPINAY. — On risque simplement que cette femme à qui l'on a dit cela reprenne sa liberté pour en faire ce que bon lui semble... et vous prie de sortir à jamais de chez elle !

GRIMM. — Mais qu'est-ce qui vous dit qu'on ne lui dit pas cela dans cet espoir-là justement ?...

MME D'EPINAY. — Oh !...

GRIMM. — Eh ! Dame pourquoi pas?... Ma liberté n'a pas moins de charme que la vôtre !... Pourtant, si vous voulez m'en

croire... prenons-en grand soin de notre liberté... et quant à vous, madame, n'en usez donc pas de cette façon-là !

MME D'EPINAY. — Mais pourquoi, je vous prie...

GRIMM. — Mais parce que... pas vous !

MME D'EPINAY, *obstinée*. — Mais pour quelles raisons ?

GRIMM, *excédé tout à coup*. — Oh... pour aucune raison... fais donc ce que tu veux !...

Et il s'éloigne tandis que le laquais paraissant à la porte du fond annonce :

LE LAQUAIS. — Mademoiselle Marie-Anne de Saint-Pons... Monsieur le marquis de Chambrueil...

MME D'EPINAY, *à elle-même*. — Ensemble !

Marie-Anne et le Marquis sont entrés.

MARIE-ANNE. — Bonjour, MARRAINE...

MME D'EPINAY. — Bonjour, mon enfant !

LE MARQUIS. — Je vous présente mes respects, madame. Et ce m'est une joie profonde de vous annoncer nos fiançailles.

MME D'EPINAY. — Ah !

MARIE-ANNE. — Oui, MARRAINE... Monsieur de Chambrueil, ce matin même, a fait sa demande officielle à mes parents, qui l'ont agréée.

MME D'EPINAY. — Que je l'en complimente!... Et que je l'en félicite!... Marquise!... Voilà qui est très bien! Asseyez-vous, que je vous voie tous deux à côté l'un de l'autre !... Evidemment...

MARIE-ANNE. — Quoi donc ?

MME D'EPINAY, *mélancolique*. — Evidemment, c'est délicieux d'avoir le même âge... quand on est jeune !... (*Sur ces mots rentre le laquais.*) Qu'est-ce que c'est ?

LE LAQUAIS. — C'est Mlle Guimard, Madame, qui demande si elle peut entrer...

MME D'EPINAY, *après avoir un peu hésité*. — Dites à Mlle Guimard que... je l'attends ! (*Puis, s'adressant à M. de Grimm qu'on ne voit pas.*) Monsieur de Grimm...

VOIX DE GRIMM. — Madame ?

MME D'EPINAY. — Vos désirs sont des ordres... Venez jusqu'ici, vous vous en rendez compte...

Grimm paraît à gauche, tandis que, par le fond, La Guimard vient d'entrer.

LA GUIMARD. — Bonjour, madame...

MME D'EPINAY. — Bonjour. Entrez, mademoiselle... (*A Grimm.*) J'ai voulu m'offrir la primeur du ballet que Mozart vient de composer... et j'ai fait demander à Mlle Guimard de bien vouloir en faire ici la répétition...

LE LAQUAIS, *annonçant*. — Monsieur Vestris !

MME D'EPINAY. — Avec son partenaire...
Qu'il entre !

Vestris paraît.

MARIE-ANNE. — Vous ne nous chassez pas,
Marraine ?

MME D'EPINAY

Oh ! Voyons, quelle idée !
Je ne me vois pas bien te faisant cette peine.
Gramaud, venez m'aider...
Nous allons tous nous mettre ici
Afin de leur laisser
Assez de place pour danser...
Encor un peu... Très bien... Merci !

*Le laquais a déplacé les sièges que
lui désignait Mme d'Epinaï.*

MARIE-ANNE, au marquis. — Cela me fait
un plaisir fou !

LE MARQUIS

Aimez-vous à ce point la danse ?

MARIE-ANNE

Vous n'êtes pas jaloux, je pense ?
Ah ça ! je vous prévient d'avance
Que je déteste les jaloux !

*La Guimard et Grimm se sont éloi-
gnés des autres personnages.*

LA GUIMARD. — Je vous verrai ce soir ?

GRIMM. — Hélas ! Non, pas ce soir...

LA GUIMARD. — On vous enferme ici ?

GRIMM. — Non, mais j'ai du travail...

LA GUIMARD. — Alors, demain, sans faute ?

GRIMM

Ecoutez, franchement,
Je ne crois pas non plus
Que je puisse demain...

LA GUIMARD

Qu'est-ce que ça veut dire...
Est-ce un congé, mon cher ?

GRIMM

Non, mais figurez-vous
Que je connais quelqu'un
Qui meurt d'amour pour vous !
Or, je vous aime assez
Pour ne pas vous laisser
Manquer l'occasion
Qui va se présenter
D'ici peut-être une heure.

LA GUIMARD

Ah ça ! plaisantez-vous ?

GRIMM

Du tout... n'avez pas peur.
Attendez... c'est Mozart
Qui meurt d'amour pour vous.
Alors, hein, vous pensez...
Sitôt que je l'ai su
Je me suis dit : Mon Dieu !
Elle ne peut manquer
De s'en apercevoir,
Et comme justement
Il est irrésistible,
Elle ne pourra pas
Longtemps lui résister !
Pour moi, c'en est fini,
Je ne peux plus lutter !

Quand on n'est pas de force,
Il faut être malin !
Si je cède la place
Avant que le malheur
Ait couronné ma tête,
Eh bien ! j'ai l'air moins bête.
Or je préfère ça
De beaucoup, n'est-ce pas...
C'est un raisonnement
Qui peut surprendre un peu,
Qui peut paraître fou...
Mais pensez-y, ma chère,
Examinez-le bien,
Et vous verrez qu'il tient
Parfaitement debout !

LA GUIMARD

C'est lui qui vous a dit
Qu'il m'aimait à ce point ?

GRIMM

Il me l'a fait comprendre
Assez naïvement !...
C'est à vous de brusquer
Les choses maintenant,
Si vous ne voulez pas
Qu'elles en restent là !
Ne comptez pas sur lui,
C'est le timide même...
Et, je le connais bien,
Vous n'en obtiendrez rien
Si vous ne faites pas
La moitié du chemin !
On peut vous changer, vous,
D'un soin si délicat...
Si La Guimard ne savait pas
Faire les premiers pas,
Que deviendrions-nous,
Madame, n'est-ce pas ?

MME D'EPINAY, à Mozart, qui paraît.

On n'attend plus que vous, monsieur, pour
[commencer !]

MOZART

Mais, je ne savais pas
Que mes deux interprètes
Étaient ici déjà !

*Saluant tout le monde et plus parti-
culièrement La Guimard.*

Bonjour ! Bonjour ! Bonjour !
Eh bien ! mais, commençons...
Le quatre, n'est-ce pas...

*Il se met au clavecin — et Porches-
tre joue.*

Les trois premiers que nous passons,
Ce sont des numéros d'ensemble !

A La Guimard et à Vestris.

A votre entrée à tous les deux !

*Se joue un air du ballet des Petits
Riens. La Guimard et Vestris dansent
tous deux. Quand ils ont terminé cette
première danse, Mozart annonce :*

Le numéro cinq, maintenant.
A vous, Monsieur Vestris !

*Et Vestris danse seul une Variation
que Mozart accompagne tout en babar-
dant avec La Guimard qui lui fait les*

doux yeux. A la fin de cette Variation, Mozart annonce :

Le numéro six, à présent...

Et, de nouveau, Vestris et La Guimard dansent tous les deux. Mais à la troisième figure, quand le danseur prend la danseuse dans ses bras, Mozart, tout à coup, les arrête et s'écrie :

Voulez-vous me permettre...

Il a quitté le clavecin et l'orchestre s'est arrêté de jouer.

Non... je voudrais... pardon...

A Marie-Anne.

Mademoiselle, est ce indiscret
De vous prier de bien vouloir
Tenir le clavecin pendant que nous dan-
Tenez... c'est là... pardon... [sons ?...
Vous pouvez lire ?

MARIE-ANNE
Mais très bien...

MOZART
Pourtant mon écriture est mauvaise...

MARIE-ANNE
Mais non !

MOZART
Merci !... Reconnaissez...

A Vestris.

Je voudrais vous montrer
Comment je vois l'entière...

Marie-Anne est au clavecin, l'orchestre joue — et jouera maintenant jusqu'à la fin de l'acte — et les voici, La Guimard et Wolfgang, qui dansent tous les deux. Cette danse est pour eux un excellent prétexte à se très bien faire comprendre. M. de Grimm et Mme d'Epinau voudraient pouvoir en sourire réellement. Tout en dansant, Mozart chante :

Comme elle danse, c'est exquis !
C'est adorable et c'est parfait !
Chacun des gestes qu'elle fait
Paraît avoir un sens précis...
Et ce n'est plus un menuet,
C'est une scène qu'elle joue !
Elle se donne, se reprend,
Pose un baiser sur votre joue...
S'en va, s'en vient, toujours riant...
Elle frôle à peine le sol
Et dans ses bras, quand on la tient,
Ne croyez pas qu'on la soutient...
Tout au contraire... on la retient...
De crainte qu'elle ne s'envole !

(Et la danse s'achève.)

LE MARQUIS
C'est ravissant !

MARIE-ANNE
C'est merveilleux...

MME D'EPINAY
C'est adorable...

GRIMM
C'est parfait...

Et, baisant la main de Mme d'Epinau, il ajoute à mi-voix :

Vous êtes courageuse et c'est très bien, merci !

Puis il va rejoindre Vestris et le marquis qui sont dans le salon voisin.

MOZART, resté seul avec les dames
qui l'entourent et le complimentent encore.

Tout m'arrive à la fois,
Le succès, le plaisir, l'amour et le bonheur !
Et puisque les messieurs ne nous écoutent
Laissez-moi vous ouvrir mon cœur... [pas,
Et partagez, toutes, ma joie !
Quelle journée !
Venez ! Venez ! Venez ! Venez !...

Ces « Venez » s'adressent à Mme d'Epinau, à Marie Anne, à La Guimard et même à la servante qui passait à ce moment. Les voilà toutes quatre à présent groupées autour de lui.

Je m'en vais vous lire tout bas
Une lettre, aujourd'hui, que j'ai reçue, enfin,
De Mannheim... de là-bas !
Elle est exquise... Ecoutez bien...

Il chante :

« Depuis ton départ, mon amour,
Depuis, hélas ! de si longs jours,
Ma pensée
Ne te quitte pas... »

C'est de ma fiancée
Que j'ai laissée
Là-bas !

Convaincu que la terre entière doit
partager sa joie, il ne s'aperçoit même
pas que la surprise qu'il vient de faire
aux personnes qui l'écoutent est vive
et il poursuit sa lecture...

« Porte-toi bien...
Travaille bien...
Et puis aussi
Amuse-toi
Certainement...

Mais je t'en prie,
Quand tu m'écris,
Dis-moi toujours
Que tu t'ennuies
Horriblement... »

ET LENTEMENT LE RIDEAU SE FERME



ACTE III

Le troisième acte se joue dans le même décor, mais ce salon est devenu un peu le cabinet de travail de M. de Grimm. Une grande table-bureau a pris la place du clavecin et les sièges sont disposés différemment. Au lever du rideau, la servante est seule en scène. De la porte-fenêtre, au fond, elle fait des signes à quelqu'un qu'on ne voit pas, des signes qui sont presque des baisers. Un instant plus tard, paraît le laquais.

LE LAQUAIS. — Oh !...

(Il chante.)

*J't'y prendrai donc toujours, coquine !
Vas-tu cett' fois m'dir' par hasu.d.
Que j'l'ai pas vu lui fair' des signes
A ton petit Monsieur Mozart !*

*Alors c'que j'dis, ça n'sert à rien ?
Tu n'en veux faire qu'à la tête...
Et les promess' que tu m'as faites
Tu t'en moques bien !...*

*Ah ! si c'est ça, le mariage,
Ah ! Si c'est ça, la vie à deux.
J'comprends tous ceux
Qu'ça décourage...
Et qu'aimeraient mieux
Et' seul que deux !*

LOUISE, chantant aussi.

*Oh ! Mais faut que qu'tu t'imagines
Que c'est comm' ça qu' ça va s' passer ?
Si tu m'trait' encor de coquine,
Moi, j'en aurai vite assez !*

*Tu m'ordonnes, tu me défends...
Tu me surveilles constamment et tu*

*[m'épies...
Enormément !*

*Ah ! Si c'est ça, le mariage,
Ah ! Si c'est ça, la vie à deux.
J'comprends pourquoi
Y'a tant d'ménages
Où l'on est trois
Au lieu d'él' deux !*

(Parlé.)

Alors, parce que tu me trouves disant au revoir à quelqu'un qui s'en va, tu me cherches querelle, à présent ?... Qu'est-ce que je faisais donc de mal, veux-tu me le dire ?... D'abord, sais-tu seulement si c'était à M. Mozart que je faisais signe de la main, comme ça ?... Tu n'en sais rien du tout !

LE LAQUAIS. — Pardon...

LOUISE. — Tu n'en sais rien du tout !... Et puis, quand bien même ce serait à lui que j'aurais fait comme ça... qu'aurais-tu à y redire ?... Et puis, quand bien même j'en serais follement éprise... est-ce que tu penses que c'est en me surveillant comme tu le fais que ça changera quelque chose ?

LE LAQUAIS. — Ben, continue, va, je t'en prie... et dis-moi que quand bien même il serait ton amant je...

LOUISE. — Si tu m'avais laissé le temps de le dire, je te l'aurais dit !

LE LAQUAIS. — Ah ! Gredine de femme... que je regrette de t'avoir épousée !...

LOUISE. — Est-ce que tu vas continuer à dire, comme ça, le premier, toutes les phrases qui me viennent ?... Tu regrettes de m'avoir épousée ?... Tu as fait au moins quelque chose, toi, dont tu avais envie !... Mais moi, mon ami, pense qu'il a fallu que Madame me force à t'épouser pour que je dise « oui ». Elle me donnait à choisir : perdre ma place ou me marier ! Or, je ne voulais pas quitter la maison...

LE LAQUAIS. — Pour quelle raison ?

LOUISE. — J'aime le quartier !

LE LAQUAIS. — Ah ! Si je ne me retenais pas...

Paraît M. de Grimm.

GRIMM. — Retenez-vous, justement !... Voilà qu'on se dispute au salon, maintenant !... Quelles sont ces manières !

LE LAQUAIS. — Que Monsieur le Baron veuille seulement se mettre à ma place...

GRIMM. — Restez-y plutôt !...

La servante sort.

LE LAQUAIS. — Monsieur le Baron ne veut pas avoir la bonté de me permettre de lui exposer ma situation?

GRIMM. — Si, je veux bien... mais vite, alors!

LE LAQUAIS. — Oui, Monsieur le Baron. Monsieur le Baron, il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour que je crois que ma femme me trompe!

GRIMM. — Oh! Mon ami, ces questions-là ne me regardent absolument pas!

LE LAQUAIS. — Oui, pardi je pense bien que Monsieur le Baron a d'autres chats à fouetter... Cependant, Monsieur le Baron a bon cœur et quand il saura qu'un mot de lui peut arranger les choses...

GRIMM. — Un mot de moi?

LE LAQUAIS. — Oui, Monsieur le Baron, un mot... une phrase, enfin, comme Monsieur le Baron sait en composer et qui ferait comprendre à M. Mozart qu'un homme de sa qualité ne devrait pas tourner autour d'une servante!

GRIMM. — Comment, vous croyez donc...

LE LAQUAIS. — Ah! Monsieur le Baron... si ce n'est pas déjà fait... si ça ne dure pas depuis deux mois, c'est-à-dire depuis le lendemain ou la veille de mon mariage, c'est que le Bon Dieu ne l'a pas voulu!... En tout cas, il y a un fait certain, c'est que Louise en a la tête à l'envers... et de cela, elle ne se cache même pas! Elle prétend qu'elle n'est pas responsable des sentiments qu'elle éprouve! J'ai beau n'être qu'un serviteur, Monsieur le Baron doit bien comprendre que c'est désagréable pour moi!

GRIMM. — Comment, mais je pense bien...

LE LAQUAIS. — Monsieur le Baron dit qu'il pense bien... Mais s'il pense bien, c'est à autre chose qu'il pense.

GRIMM. — Non, non... je pense à ce que vous venez de me dire...

LE LAQUAIS. — Et moi, j'en oublie d'apprendre à Monsieur le Baron que Mlle Guimard est venue pour le voir, il y a de cela une heure...

GRIMM. — Elle est venue ici?

LE LAQUAIS. — Oui, Monsieur le Baron.

GRIMM. — A-t-elle dit qu'elle reviendrait?

LE LAQUAIS. — Dans la soirée, oui, Monsieur le Baron...

GRIMM. — C'est bien, merci.

LE LAQUAIS. — Pour en revenir à M. Mozart, Monsieur le Baron se rend bien compte que ça ne peut plus durer...

GRIMM. — Non, non, ça ne peut plus durer, en effet...

LE LAQUAIS. — Si ça devait durer...

GRIMM. — Mais... ça ne durera pas!

Bruit de pas et entrée du Marquis qui paraît être au comble de l'exaspération.

LE MARQUIS. — Ça ne peut plus durer, mon ami!... Je suis dans un état de colère... qui va vous sembler légitime quand vous sau-

rez que, ce matin, entrant à l'improviste chez ma fiancée, j'ai trouvé entre ses mains cette lettre du jeune Mozart qu'elle n'a pas eu le temps de dissimuler en me voyant paraître!... Je vous la soumetts, mon cher... et je vous laisse à penser que les choses n'en resteront pas là!... Enfantillage, espièglerie, légèreté... oui, si l'on veut... Mais, moi, c'est autrement que je prends la chose!... Il y a dans cette lettre une liberté de langage que je trouve inconvenante... et certaines allusions troublantes dont l'imprécision volontaire me semble intolérable!

LE LAQUAIS, heureux. — Ah!...

LE MARQUIS. — Qu'est-ce qu'il a, celui-là?

GRIMM. — Laissez-nous, je vous en prie!

Le laquais sort.

LE MARQUIS

Loin de moi certes la pensée
De contester à ce garçon
Cette connaissance exercée
Qu'il possède de l'Art des Sons...
Mais quand j'ai vu ma fiancée
Avec lui prendre des leçons
Ç'a commencé
À m'agacer
D'une façon!...
Je me suis dit : « Ça, c'est mauvais...
Après le clavecin, ce sera l'harmonie!
Nous n'en aurons jamais fini...
Jamais! Jamais!
Car après l'harmonie
Ne voudra-t-elle point
Apprendre aussi le contre-point!
C'est un garçon qui plaît,
Qui charme, qui subjugue
Et ce serait complet
Si pour finir il lui donnait
Une leçon de fugue! »

Aussi, pour éviter cela, je viens vous demander de bien vouloir avertir ce jeune homme que je me considère offensé par son attitude... et que je lui en demande raison!

GRIMM. — Vous plaisantez?

LE MARQUIS. — Pas le moins du monde!...

GRIMM. — Voyons... voyons... C'est un enfant!

LE MARQUIS. — A son âge, mon cher, je m'étais déjà battu trois fois!...

GRIMM. — Calmez-vous, mon ami... et pensez un instant à la maladresse que vous allez commettre... Tout le monde sait que vous êtes fiancés, Mlle de Saint-Pons et vous... D'autre part, on n'ignore pas que Mozart fréquente chez elle et lui donne des leçons... Si vous vous battez avec lui, la voilà compromise!... Et puis, un conseil : méfiez-vous des hommes de génie... S'il vous blesse, vous êtes ridicule... Et si vous le blessez, vous êtes odieux!... Attendez, je vais maintenant vous apprendre une nouvelle qui doit tout arranger... Mozart quitte Paris... bientôt... dans trois jours, ou demain... ou bien ce soir peut-être!...

(Cette nouvelle, en effet, calme le marquis et lui rend son sourire.)

Mais, n'en parlez surtout pas!

Entre Mme d'Épinay.

LE MARQUIS. — Je venais vous chercher, madame...

MME D'EPINAY. — Je vous attendais...

GRIMM. — Vous sortez?

LE MARQUIS. — Madame d'Epinaÿ veut bien m'aider dans le choix des cadeaux que je voudrais offrir à Mlle de Saint-Pons!

GRIMM. — Ah! Bon, bon, hon...

LE MARQUIS. — Sans adieu, cher Baron...

GRIMM. — A tout à l'heure, mon ami.

MME D'EPINAY, *au Marquis*. — Je vous suis... (*A M. de Grimm.*) Je voudrais vous demander...

GRIMM. — Demandez!

Le Marquis est sorti.

MME D'EPINAY. — Est-ce que le départ de Mozart est toujours en question?

GRIMM. — Oui, vaguement... pourquoi?

MME D'EPINAY. — Comme ça... pour savoir. Mais rien n'est encore décidé?

GRIMM. — Rien encore, non.

MME D'EPINAY. — Etes-vous bien dans ce salon pour travailler?

GRIMM. — J'y suis très bien... très à mon aise, oui... Et je vous remercie d'avoir bien voulu...

MME D'EPINAY. — Vous l'aviez désiré... j'ai obéi!... Ah! Je vois que le clavecin lui-même est renvoyé.

GRIMM. — Renvoyé, non... Mais il tenait une place si grande...

MME D'EPINAY. — C'est vrai!...

GRIMM, *désignant le salon voisin*. — Je l'ai fait mettre là, tenez...

MME D'EPINAY. — Oui, tout près de la porte...

GRIMM. — Alors, pour Mozart, que décidons-nous?... Je peux prolonger d'une semaine encore son séjour à Paris... si vous le désirez.

MME D'EPINAY. — Ne pourriez-vous pas plutôt l'abréger, ce séjour?

GRIMM, *surpris, inquiet*. — L'abréger?... S'il le faut...

MME D'EPINAY. — Il me semble que ce serait préférable...

GRIMM, *troublé*. — Allons donc!

MME D'EPINAY, *cherchant à l'inquiéter davantage*. — Oui, quand une chose est décidée, n'est-ce pas... il vaut mieux en finir!

GRIMM. — Certainement. Eh bien! Voulez-vous que je fasse retenir sa place dans la diligence qui part pour Strashourg à six heures...

MME D'EPINAY. — Ce soir?...

GRIMM. — Pourquoi pas?

MME D'EPINAY. — Il est peut-être un peu tard à présent...

GRIMM. — Non... la voici, cette place... (*Il sort de sa poche un petit bulletin.*) Je l'ai retenue depuis trois jours!

MME D'EPINAY. — Comme vous êtes prévoyant!

GRIMM. — J'essaie de penser à tout!... Alors?...

MME D'EPINAY. — Très bien. Je reviens dans une heure...

Elle s'éloigne.

GRIMM, *la rappelant*. — Tu remarques que je ne te questionne pas?

MME D'EPINAY. — Je vois bien que tu en meurs d'envie...

GRIMM. — Est-ce que tu me diras la vérité, un jour

MME D'EPINAY. — La vérité?... Dire la vérité?... Ce n'est ni simple, ni facile... et c'est assez dangereux!

(Elle chante :)

*La vérité, vous savez bien
Que l'on n'en peut dire le tiers...
Il faut la dire tout entière!
La vérité, vous savez bien,
La vérité : c'est tout — ou rien!*

*Si je vous dis : « Oui, mon ami,
Oui, ce crime je l'ai commis... »
Pour être franche tout à fait
J'ajoute : « Mais...
Je le regrette infiniment...
Ah!... »*

*Et les choses en restent là
Fatalement!*

*Si je vous dis : « Non, mon ami,
Non, non, je ne l'ai pas commis... »
Pour être franche tout à fait
J'ajoute : « Mais...
Je le regrette infiniment...
Ah!... »*

*Ce qui semble évidemment
Très délicat!*

*La vérité, vous savez bien,
C'est tout, — ou rien!*

Et, souriante, moqueuse, elle sort.

GRIMM, *seul*. — Est-ce elle?... La servante?... Ou bien la jeune fille?... Les trois peut-être!... Ou bien une quatrième!... Nous allons le savoir tout à l'heure!... (*On sonne.*) Tout de suite, peut-être, si c'est la quatrième... (*Il écoute.*) Non... ce pas précipité est celui de Mozart!...

La porte s'ouvre et Mozart paraît en effet.

MOZART. — Je suis bien aise de vous rencontrer, Monsieur... Je vous cherchais!... Je reçois de mon père une nouvelle lettre dans laquelle il m'informe que, pour la seconde fois, vous lui avez conseillé — formellement — de me rappeler à Salzbourg...

GRIMM. — En effet...

MOZART. — Pour quelle raison lui avez-vous écrit cette seconde lettre?

GRIMM. — Pour les mêmes raisons qui m'avaient dicté la première!... J'estime, mon enfant, que vous perdez à Paris un temps précieux!... Quand on a votre âge et les dons incomparables que vous possédez, on ne piétine pas! Or, à Paris, vous piétinez...

MOZART. — Je piétine?

GRIMM. — Qu'avez-vous fait depuis six mois que vous êtes ici?

MOZART. — J'ai fait trois concertos, plusieurs sonates, un ballet, deux symphonies...

GRIMM. — Oui, mais tout cela ne vous a rendu ni riche ni célèbre...

MOZART. — Est-ce en six mois qu'on devient riche et célèbre à Paris? Quand je suis arrivé, en mars plein de confiance... et d'illusion, vous m'avez dit qu'il me fallait avoir une année au moins de patience... Et je l'ai ais parfaitement compris et je l'avais admis... Je m'étais mis à l'ouvrage et je travaillais jour et nuit... Et je donnais des leçons pour vivre...

GRIMM. — Oui, mais vous ne parveniez à rien...

MOZART. — A qui la faute?

GRIMM. — A moi, peut-être?

MOZART. — En doutez-vous?... Vous n'avez pas attendu six mois pour me décourager. Huit jours avant la première de mon ballet, ici même, vous m'avez avoué que je n'avais plus à compter que sur moi désormais. Mais vous ne vous êtes pas contenté de me retirer votre appui... Et voilà trois semaines déjà que vous préparez mon départ en sous-main! Et, comme à votre gré vous ne parveniez pas à me convaincre assez vite, vous avez écrit à mon père en lui faisant un sombre tableau des difficultés que je ne parviendrais jamais à surmonter ici!... Pourquoi?... Vous saviez parfaitement que je ne voulais pas quitter Paris avant le mois de janvier prochain. Je vous l'avais dit... et vous en connaissiez les raisons: j'ai plusieurs choses en train, mes sonates à la gravure, et des projets très intéressants qui me font entrevoir l'avenir avec plus de tranquillité... Enfin, c'est quand je vais atteindre au but que vous faites tout au monde pour me faire quitter Paris!... Pourquoi?... Que vous ayez cessé de m'aimer, que vous vous soyez lassé de m'aider, de me soutenir, soit... Il m'a fallu l'admettre et, sans trop le comprendre, je m'étais fait à cette idée... Mais vous voir agir contre moi contre ma volonté, contre mon intérêt, cela me dépasse... Et je veux savoir quelles sont les raisons exactes qui vous guident!...

GRIMM. — Mais... Dites-moi, dites-moi, caressez-vous vraiment l'espoir de m'intimider par ces propos et par ces cris?... Je ne pense pas que vous soyez à ce point naïf. Votre départ est décidé par votre père sur mes conseils... Et vous ne parviendrez guère à le retarder maintenant...

MOZART. — Je quitterai Paris dans six mois, pas avant!

GRIMM. — Il est possible, en effet, que vous puissiez trainer quelques semaines encore... Mais, en tout cas, sachez qu'à partir

de ce soir cette maison vous est fermée! Sachez également que M. de Chambreuil vous en erra demain ses témoins si vous n'avez pas quitté Paris, car votre attitude à l'égard de Mlle de Saint-Pons a lassé sa patience!... En outre, le valet de pied de Mme d'Epinau lui-même pourrait parfaitement vous mettre dans une situation pénible si sa femme continuait à se targuer des sentiments que vous lui faites éprouver!... (*Un temps.*) D'ailleurs, je vous comprends mal... Que se passe-t-il, voyons... Vous êtes fiancé? Une jeune fille vous attend à Mannheim... Vous m'en avez parlé cent fois... Vous en avez parlé à tout le monde! Comment se fait-il que vous n'avez pas hâte de la revoir? (*Mozart fait signe que c'est un fait: il n'a pas hâte de la revoir.*) Vous ne l'aimez donc plus? Plus beaucoup?...

MOZART. — Je l'aime moins... depuis que j'aime!

GRIMM. — Vous aimez, mon enfant, comme on aime à votre âge... Vous êtes comme le papillon et vous allez de l'une à l'autre, sans penser à mal, je veux bien le croire...

MOZART. — Non... J'aime et je suis aimé.

GRIMM. — Mais oui, tout le monde vous aime... Et vous aimez tout le monde...

MOZART. — Mais non, j'aime une femme... Et cette femme m'aime.

GRIMM. — Si vous étiez son amant...

MOZART. — Mais je suis son amant... Et c'est pourquoi je ne veux pas quitter Paris... Et c'est pourquoi je ne partirai pas.

GRIMM, *rageur*. — Vous partirez ce soir...

MOZART, *très calme*. — J'en ne partirai pas!

GRIMM. — Ah! Prenez garde...

MOZART. — A quoi?... Je n'ai peur de personne... Et rien ne me fait trembler!...

GRIMM. — Rien?

MOZART. — Rien!

GRIMM, *changeant son fusil d'épaule*.

Et si je te disais qu'un homme est malheureux... Précisément parce qu'on l'aime... [reux
Dis-moi, bel amoureux,
Resterais-tu quand même?

Où, malheureux, très malheureux...

Et parce que d'amour justement tu tressailles
Cet homme veut que tu t'en ailles!
Il t'exaspérerait, bien sûr, en te parlant
De vengeance et de représailles,
Mais s'il te le disait sur un ton différent,
Comprendrais-tu, Mozart, qu'il faut que tu
[t'en ailles?

S'il te disait qu'aux gens qui souffrent l'on
Leur excessive maladresse, [pardonne
Quand on sait discerner dans l'ordre qu'ils
[vous donnent
La prière qu'ils vous adressent!

S'il te disait enfin que d'avance il s'avoue
Vaincu par ta jeunesse,
S'il te disait que la tendresse qu'on te voue
Il la partage
Et la comprend...

En voudrais-tu savoir encore davantage?
Non, n'est-ce pas, certainement...
Deux mots t'en disent plus, Mozart, qu'un
[long poème]
A toi qui dis si bien : « Je t'aime ! »
Avec deux notes seulement !

(Un temps.)

MOZART, avec raison, n'est pas très convaincu de la sincérité de Grimm et il en éprouve une gêne profonde, une sorte de dégoût. Il hésite encore un instant, — puis, comme un homme las, résigné, il demande :
A quelle heure m'a ez-vous dit que partait la diligence ?

GRIMM. — A six heures...

MOZART. — C'est bien... je partirai ce soir.

La porte s'ouvre et La Guimard paraît.

LA GUIMARD, à Mozart. — Tiens, bonjour...

MOZART. — Bonjour...

LA GUIMARD, à Grimm. — Comment allez-vous ?

GRIMM. — Fort bien...

MOZART. — Dois-je vous dire adieu maintenant...

GRIMM. — Oh ! mais, je compte bien vous accompagner jusqu'à la diligence...

MOZART. — Pour être bien sûr que je pars !... Alors, voulez vous que je passe vous prendre ici tout à l'heure ?

GRIMM. — Je vous le demande même...

MOZART. — Bien ! (A La Guimard.) Je vais vous revoir, n'est-ce pas ?

LA GUIMARD. — Mais... quoi... vous partez donc ce soir ?

MOZART. — Eh ! oui, je pars...

LA GUIMARD. — Si brusquement ?

GRIMM. — Hélas !...

MOZART. — Oui, « hélas ! » ...comme dit M. de Grimm !

LA GUIMARD. — Vous partez pour Salzbourg ?

MOZART

J'irai peut-être à Vienne...
Eh ! Que voulez-vous, c'est ainsi !
Car il faut à la fin pourtant que j'en con-

Paris n'a pas voulu de moi cette fois-ci.

A sept ans, l'on considérait ici

Que j'étais maître dans mon art...

Sitôt que j'entrerais quelque part

On me portait au clavecin,

Et dès que j'avais fait trois gammes

Il fallait voir toutes ces dames

Qui me pressaient contre leur sein !

J'avais un avenir, paraît-il, insensé,

Inouï, fantastique et même inquiétant.

J'ai beaucoup travaillé, je reviens, j'ai vingt

De quoi me parle-t-on ici ? De mon passé !

Certes, on me fait encor un accueil amical,
Mais les gens sont un peu surpris...
Ils ne me trouvent plus assez phénoména !

Il paraît que, pour eux, c'est une catastrophe,
Que je ne veuille plus jouer sur une étoffe
Qu'on plaçait sur le clavecin...

Ça leur semblait, mon Dieu, si bien

Si difficile aussi !

On me disait : « Faites un sol, Faites un si ! »

Et ça leur permettait de faire des paris...

On n'aime pas beaucoup la musique à Paris !

A tout à l'heure !

Et il sort.

LA GUIMARD. — Pourquoi part-il si brusquement ?

GRIMM, lui désignant un siège. — Je vous en prie... On m'a dit que tantôt vous étiez venue déjà ?

LA GUIMARD. — Oui... et si je me permets de venir ici vous relancer, c'est pas ce que je viens d'apprendre une chose bouleversante... et que je voudrais bien savoir la vérité.

GRIMM. — Vous aussi !

LA GUIMARD. — Il y a huit jours de cela, j'ai demandé à Noverre un congé d'un mois... car on m'offre de donner, à Londres, une série de représentations... extrêmement fructueuses pour moi. Or, ce congé, qui m'avait été pour ainsi dire accordé..., m'a été brutalement refusé hier au soir. J'ai demandé les raisons de ce refus... et, à ma grande surprise, il m'a été répondu que vous n'y étiez pas étranger. Est-ce possible ? Non... n'est-ce pas ?... Vous n'auriez pas de raisons de chercher à me faire du tort, à me faire du mal ?... Répondez-moi, je vous en prie...

GRIMM. — Répondez moi d'abord... Mozart est-il votre amant ?

LA GUIMARD. — J'en étais sûre !... Et mon voyage à Londres dépend de ma réponse, n'est-ce pas ?

GRIMM. — Bien d'autres choses en dépendent... Alors ?

LA GUIMARD. — Hum !... Avec un homme comme vous, comment peut-on savoir ce qu'il faut qu'on réponde...

GRIMM. — La vérité ne vous tente donc pas ?

LA GUIMARD. — Si, bien sûr...

GRIMM. — Autant que le mensonge ?

LA GUIMARD. — Pas davantage !...

GRIMM. — Alors ?... Alors ?...

LA GUIMARD, sur le ton de la sincérité la plus absolue. — Non !...

GRIMM. — Il n'est pas votre amant ?

LA GUIMARD, sur le même ton. — Si !... (Souriante.) Non !... (Moqueuse.) Si... (Sérieuse tout à coup.) Non, écoutez, je ne veux pas...

GRIMM. — Oh ! c'est fini... trop tard ! Vous avez dit : « Non »... vous avez dit : « Oui »... j'ai cru les deux... c'est fini !... Veuillez considérer que je suis votre ennemi, madame, désormais...

LA GUIMARD. — Je préfère le savoir !...
Vous êtes très méchant ?

GRIMM. — Je crois... vous allez voir !

LA GUIMARD. — Adieu, monsieur...

GRIMM. — Non, pas adieu, madame... au diable !

Entrent Mme d'Épinay, Marie-Anne et le marquis.

MME D'ÉPINAY. — Vous ici, mademoiselle... quelle surprise !...

LA GUIMARD. — J'étais venue demander à M. de Grimm — on demande tout à M. de Grimm — de bien vouloir me faire obtenir un congé de quelques semaines pour aller à Londres où je dois danser...

MME D'ÉPINAY. — Si M. de Grimm, par extraordinaire, était hésitant... je vous prierais de bien vouloir compter sur mon influence personnelle...

LA GUIMARD. — Merci, madame...

MME D'ÉPINAY. — Asseyons-nous, mademoiselle... (Toutes trois s'asseyent.) Et parlons-nous un peu de ce ballet de Piccini que l'on annonce à grand fracas...

Mais, à la porte du fond, paraît Mozart.

GRIMM. — Voici Mozart, madame, qui vient vous faire ses adieux...

La servante apparaît dans l'embrasure d'une porte.

MOZART, à Mme d'Épinay. — Oui, je viens prendre congé de vous, madame. Je quitte Paris pour n'y plus revenir sans doute... et j'en ai le cœur déchiré. Je n'oublierai de ma vie les bontés que vous avez eues pour moi... j'en ai la certitude, car je ne prévois pas que je puisse jamais m'acquitter envers vous !... Adieu, madame... (Il lui baise la main.) Adieu, mademoiselle... (Il baise la main de Marie-Anne.) Adieu, mon interprète... (Il baise la main de La Guimard.) Adieu, jeune servante... (Il fait un signe de la main à Louise. Il remonte vers le fond. Il semble hésiter.) Un jour de plus, monsieur de Grimm... donnez-moi, dites, un jour de plus ?

GRIMM. — Vous savez bien que c'est impossible, mon enfant !

Mozart fait quelques pas encore, puis, au moment de sortir, il se retourne et chante.

MOZART.

Alors... adieu donc, mon amour !
Le Destin nous sépare...
Et pour abrégier mon séjour
Il précipite mon départ !

J'aurais voulu pendant une heure
T'avoir encore entre mes bras
Et te presser contre mon cœur...
On ne veut pas !

Sois courageuse, ô ma maîtresse,
Pendant que je te dis adieu,
Et prends bien garde qu'à tes yeux
Aucune larme n'apparaisse !

On te regarde en ce moment,
On se demande : « Laquelle est-ce ? »
On paierait cher évidemment
Pour savoir à qui je m'adresse !

Il ne faut pas qu'on le devine...
Oh ! non, fais bien attention...
Prends modèle sur tes voisines,
Sois tout à fait comme elles sont...

Affecte une aimable tristesse
Comme font celles qui ne sont
Pas mes maîtresses !
Attention !

J'ai pu pendant un mois
Détourner les soupçons
Avec assez d'adresse
Et je crois de malice...
Il ne faut pas que ce soit toi
Qui nous trahisse !

Adieu ! Je pars !

Va quelquefois porter des fleurs,
Va quelquefois penser à moi
Dans la minuscule demeure
Qui de nous deux seuls est connue...
Là, je te dois d'avoir vécu
D'inoubliables heures !

Ces heures-là je les bénis...
Et si, plus tard, peut-être, un jour
Quelqu'un dit devant toi :
« Mozart a du génie »,
Tu répondras, mon cher amour,
Que tu sais bien un peu pourquoi.

(Il s'éloigne.)

ET LE RIDEAU SE FERME



Une pièce qui aurait plu à Mozart

Est-il, dans l'histoire de l'art, une figure plus attachante, plus captivante que celle de Mozart, enfant prodige devenu homme prodigieux : « Celui de tous les hommes, peut-être (ainsi que l'a si bien dit T. de Wyzewa) en qui s'est incarné le plus pur génie de la création artistique ». Quelle surprenante existence fut la sienne ! Existence de voyages, d'aventures, de triomphes, de déboires affreux, au cours d'une production surnaturelle, existence terminée brusquement à trente-sept ans, dans un tel abandon que son corps, jeté à la fosse commune, ne put jamais être retrouvé !

Et combien tentante, mais aussi presque irréalisable, l'idée de faire revivre sur la scène ce personnage unique ! Il fallait y apporter un tact, une délicatesse, un respect tout particuliers. Sacha Guitry, réunissant toutes ces conditions, a abordé son sujet avec une ferveur, je dirai presque une adoration qui l'ont inspiré tout au long de ses trois actes et nous ont valu une œuvre qui est peut-être son chef-d'œuvre...

Cette pièce est toute de délicatesse, d'esprit raffiné, de tendresse, d'émotion. Je ne crois pas que Sacha Guitry ait jamais affirmé plus de maîtrise, de possession de soi-même, de variété et de fantaisie dans le dialogue écrit alternativement en vers et en prose et, en même temps, plus de sensibilité et de grâce. Il est vrai qu'il a, pour interpréter Mozart, Mozart lui-même sous les traits d'Yvonne Printemps. Cet adolescent timide, n'est-ce pas lui ? Cette voix unique, n'est-ce pas la sienne dont Grimm, précisément, disait dans une de ses lettres : « Ayant entendu Manzuoli à Londres, l'enfant en a si bien profité que, quoiqu'il ait la voix faible, il chante avec autant de goût que d'âme ! »

La seule différence est que la voix d'Yvonne Printemps atteint parfois un éclat et une puissance extraordinaires. Son arrivée au premier acte, la lecture de la lettre de la fiancée au deuxième, son départ à la fin, sont des moments inoubliables.

André MESSAGER (Le Figaro).

Sacha Guitry est le plus merveilleux illusionniste dramatique qui soit de nos jours et on éprouve, à écouter ses pièces, cette même incapacité critique que l'on ressent à l'audition d'un chef-d'œuvre classique. Il y a tant de légèreté, tant de bon goût, tant de bonne grâce, tant d'habileté dans tout ce qu'il fait, tant de talent naturel et spontané que le critique n'a point le temps de se reprendre, d'analyser, de démonter, de comprendre, il reste anesthésié par la joie.

G. DE PAWLOSKI (Le Journal).

Le Mozart adolescent que nous présente M. Guitry lui appartient en propre. L'intrigue est légère; supposez une comédie de salon, que souligne la plus raffinée des musiques; c'est un divertissement de qualité rare, de distinction suprême. Le livret est écrit en vers libres, qui rejoignent parfois la prose; cette écriture a le premier mérite de l'originalité; c'est en quelque sorte du « couplet parlé » avec des assonances imprévues. La souplesse d'un tel dialogue nous surprend. Et que de jolies trouvailles ! Comme pas un, M. Guitry ciselle le morceau, met en valeur une idée ingénieuse. On sent qu'il fait ses pièces pour un seul spectateur : lui-même. Peut-être a-t-il découvert ainsi le secret du succès ?...

Pierre VEBER (Le Petit Journal).

Le succès de Mozart a été extrêmement vif et ce brillant spectacle tiendra longtemps l'affiche. Sûrement, de tous les auteurs actuels, Sacha Guitry est le seul qui puisse tenir de pareilles gageures; on a souvent parlé de Molière à propos de lui, et voici justement quelque chose qui fait songer aux divertissements des fêtes de Versailles. Ce Mozart en a la grâce, la légèreté et le style.

André ANTOINE (L'Information).

à Paris...

UN SEUL GUIDE PROGRAMME
DE TOUS LES SPECTACLES



PUBLIE L'INTERPRÉTATION COMPLÈTE DE TOUTES
LES PIÈCES DE THÉÂTRE ET DE TOUS LES FILMS

ABONNEMENTS : 6 MOIS. 400 FR. SEMAINE DE PARIS 2, AV. MATIGNON

*Chaque
Mercredi**

25
FRS